

## HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE GRECQUE

## APRÈS PLATON.

Après la mort de Platon et d'Aristote, leurs deux écoles vont se défigurant et s'amoindrisant, jusqu'à ce qu'elles disparaissent l'une et l'autre, ne laissant à la postérité que des éléments à faire entrer dans un système nouveau, plus étendu et plus vrai, mais point un corps de doctrines inébranlable et complet, auquel l'humanité pût se tenir. Le successeur immédiat d'Aristote, Théophraste, n'est plus qu'un *moraliste* dont le livre des *Caractères*, parvenu jusqu'à nous, a servi de modèle à notre Labruyère. Puis l'école tomba à des individus sans nom, et dans des subtilités sans résultats comme sans gloire. De leur côté, les disciples de Platon renoncèrent peu à peu aux théories du maître, et ne gardent de lui que cet esprit d'hésitation et de doute qui s'était fait jour dans quelques-uns de ses dialogues. Ils érigent en système ses désespoirs momentanés d'arriver à autre chose qu'à la vraisemblance, écrivent sur leur drapeau que la *certitude* n'existe pas pour l'homme, que les vérités qui lui semblent le mieux établies ne sont que *probables*, et sous le nom de nouvelle Académie, ils forment ainsi la première école *probabiliste*.

Plus conséquents avec eux-mêmes, ils eussent été franchement sceptiques, comme l'avait été Pyrrhon avant eux, comme le furent depuis, avec un grand renom, Œnésidème et Sextus Empiricus, aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Mais, orateurs brillants et subtils, ils couvrirent de l'éclat de leur parole les inconséquences de leur doctrine, et leur école se perpétua, non sans gloire, d'Arcésilas et de Carnéade, jusqu'au grand orateur romain Cicéron, qui en fut le dernier et le plus illustre représentant.

Les esprits pratiques, qui avaient besoin de croire à quelque chose, besoin surtout d'une règle et d'une direction dans la vie, n'avaient pas, du reste, attendu l'extinction du Péripatétisme et de l'Académie. Dès la mort d'Aristote, deux nouvelles écoles s'étaient fondées, qui étaient sorties, comme toujours, des défauts mêmes de celles qu'elles aspiraient à remplacer.

Ces deux écoles sont l'épicuréisme, ainsi nommé de son fondateur Epicure, et le stoïcisme, dont le père fut Zénon de Citium.

Pour cette classe d'esprits, plus sensés que hardis, plus pressés d'agir que de songer, le tort commun d'Aristote et de Platon était de les entraîner dans des spéculations sans fin sur le

monde et sur Dieu, sans que tant d'efforts gigantesques, dépensés pour les suivre, aboutissent à aucun résultat assuré et certain. De tant d'heures et de tant de peines prodiguées à des discussions sans limites sur l'Être des êtres, que leur restait-il en fin de compte ? Rien que des incertitudes et des doutes. Il leur fallait une règle cependant pour y conformer leur vie ; et, puisque Platon et Aristote la plaçaient trop loin et trop haut pour qu'ils pussent l'atteindre, force leur était de se résigner à la chercher plus près et plus bas. C'est ce qu'essayèrent de faire, chacun à sa façon, Épicure et Zénon. Leurs deux écoles furent surtout des écoles pratiques, qui cherchèrent avant tout à orienter l'homme dans la vie, à l'y faire marcher d'un pas sûr et ferme ; ne prétendant à lui expliquer du monde que juste ce qu'il en fallait pour asseoir sur une base quelconque leurs prescriptions morales, qui ne pouvaient rester suspendues dans le vide.

Ce peu de place laissée à la théorie pure, cette large part donnée à la science de la vie, que tous peuvent saisir et comprendre, ne firent pas seulement le succès de ces doctrines à leur apparition, mais les ont soutenues et portées de siècle en siècle jusqu'à nos jours. Il n'y a plus de platoniciens ni de péripatéticiens aujourd'hui, mais il existe encore des stoïciens et des épicuriens. Tandis que le temps n'a respecté que des fragments du système de Platon et d'Aristote, c'est le cœur même du stoïcisme et de l'épicuréisme que les années ont épargné. Entre l'épicurien et le stoïcien d'autrefois et ceux du dix-huitième ou du dix-neuvième siècle, les différences ne portent que sur les accessoires ; le fond de la doctrine est le même.

A l'intérêt historique s'ajoutera donc pour nous dans l'étude de ces doctrines un intérêt d'actualité qui ne s'est trouvé jusqu'ici dans aucune.

On a dit beaucoup de mal d'Épicure, en haine légitime de son système ; il faut l'avouer pourtant, peu d'hommes ont eu une vie plus pure. Né à Athènes, 337 ans avant J. C., de parents riches d'abord, mais que la misère contraignit bientôt à partir pour Samos en qualité de simples colons, il dut être le fils de ses œuvres, n'attendre son avenir que de son travail et de son intelligence. Jeune encore, il étudia la philosophie de Platon, qu'il ne put goûter ; puis celle de Démocrite, dont les idées sur la nature le frappèrent singulièrement. Après vingt ans d'études, il commença à



enseigner à son tour dans l'Asie-Mineure, puis revint dans sa patrie, à l'âge de trente-sept ans, et y ouvrit une école dans un jardin qu'il cultivait de ses propres mains, et où il instruisait ses disciples en travaillant et en se promenant.

Sa frugalité fut exemplaire : il ne vivait que de pain et d'eau, de fruits et de légumes qui croissaient dans son jardin. Dans les grands jours il se faisait apporter un peu de lait et de fromage pour faire meilleure chère. Ses disciples, du reste, imitaient sa tempérance, ne vivant comme lui que de légumes et de laitage; quelques-uns seulement buvant un peu de vin.

Doux et affable avec tout le monde, il était si fort attaché à ses parents et à ses amis, qu'il partageait avec eux tout ce qu'il avait, et que pendant une famine il nourrit son école des fruits de son jardin. Il étendait sa tendresse de cœur jusque sur ses esclaves, qu'il traitait avec une merveilleuse humanité, leur laissant tout le loisir d'étudier, et prenant le soin de les instruire lui-même. L'affection qu'il inspirait à ses disciples était telle que pas un d'eux ne le quitta, à l'exception du seul Métrodore, qui le délaissa pour Carnéade, mais revint bien vite à lui, au bout de six mois, et lui resta fidèle jusqu'à sa mort.

Épicure ne voulut jamais se mêler du gouvernement; ce qui n'empêcha pas les Athéniens de lui élever des statues, en témoignage de la singulière estime qu'ils avaient pour lui. A l'âge de soixante-douze ans, il fut attaqué d'une maladie cruelle qu'il supporta avec le plus grand calme. Quand il sentit approcher sa fin, il affranchit ses esclaves, donna son jardin et ses livres à son successeur, se fit porter dans un bain chaud, et y expira en conversant tranquillement avec ses amis.

Quelques rapports que nous puissions trouver tout à l'heure entre sa doctrine et celle d'Aristippe, il y a loin, comme on le voit, de cette vie si sereine à celle du viveur éhonté que nous connaissons déjà. Les Pères de l'Église eux-mêmes, saint Grégoire à leur tête, ont rendu justice à la pureté des mœurs d'Épicure.

Il avait composé un grand nombre d'ouvrages dont nous n'avons plus que des fragments. Mais, en passant de la Grèce à Rome, sa doctrine devait y trouver d'éloquents interprètes, y inspirer de grands poètes, dont le temps nous a conservé les œuvres. Lucrèce l'a chantée en beaux vers dans un poème qui nous est parvenu tout entier; et plus d'une ode d'Horace est un écho lointain des idées du philosophe athénien.

La vie facile et douce, sans autre souci que d'être telle, voilà l'idéal d'Épicure. C'était aussi celui d'Aristippe. Mais si le but est le même, les moyens de l'atteindre sont bien différents; et rien ne ressemble moins à la vie du sage d'Épicure que cette vie voluptueuse où tout plaisir était ac-

cepté sans discernement et sans choix; où toute jouissance était la bienvenue, sur son titre seul de jouissance. Épicure est un raffiné et un délicat en fait de plaisirs : tous les plaisirs ne se valent pas pour lui, car les uns s'achètent au prix du mouvement et de la peine; il faut peiner pour se les procurer, et c'est la peine encore qu'ils traînent bien souvent à leur suite, avec les maladies, les inquiétudes et les regrets. Les autres, calmes et tranquilles, ne coûtant à l'âme aucun effort, la laissent dans sa paisible assiette, et ne la troublent jamais par leurs suites; tels sont les plaisirs de la pensée, les plaisirs de la modération et du repos. Pesez ces deux espèces de plaisirs : mettez dans un des plateaux la vivacité des premiers avec les peines qui les accompagnent, dans l'autre la douceur constante des seconds; et vous verrez que les plaisirs de l'esprit et du repos l'emportent de beaucoup sur les plaisirs du mouvement et du corps. Le sage s'en tiendra donc aux plaisirs du repos, dans son intérêt bien entendu. Il accordera à son corps le strict nécessaire, et cherchera son bonheur dans les calmes jouissances de la modération et de la pensée.

Pour son bonheur encore, le sage sera affable et bon, parce que l'affabilité et la bonté sont plus douces à l'âme que la dureté et l'orgueil. Il sera dévoué, parce que le dévouement est une jouissance et nous crée des amis utiles; il sera patient et résigné, parce que la patience et la résignation valent mieux qu'une agitation et des emportements stériles. Il aura donc ainsi toutes les vertus, en vue de son bonheur dans le calme.

Mais ce calme, le premier bien de la vie et le but unique du sage, l'homme ne peut y atteindre si son esprit est troublé par la crainte de la mort, par les appréhensions d'une autre vie. Il fallait donc asseoir cette doctrine morale sur une explication de la nature qui rassurât l'âme contre ces terreurs du jugement final, dont toute religion tient l'attente suspendue au-dessus de la tête de l'homme. Épicure chercha parmi les théories sur la nature celle qui allait le mieux à ce but, et choisit la théorie de Démocrite, que son apparente simplicité semblait mettre à la portée de tout le monde.

A quoi bon imaginer au-dessus des corps, et comme leur cause première, un être incorporel, pour s'embarrasser ensuite dans les inextricables difficultés de la nature incompréhensible de cet être? Puisque les corps existaient, d'après le témoignage irrécusable des sens, n'était-il pas plus simple de déclarer éternels les éléments qui les composent? Les corps donc existèrent seuls, aux yeux d'Épicure, et leurs éléments furent, sous le nom d'atomes, les principes premiers de toute chose. Ces corpuscules indivisibles, sans autre propriété que la solidité et la forme, détrônèrent le dieu de Socrate, d'Aristote et de Platon. Répan-



dus en nombre infini dans l'immensité du vide, ils existèrent par eux-mêmes de toute éternité, entraînés dans l'espace par les seules lois de la pesanteur, et se réunissant ou se séparant en vertu de ces seules lois. Leur réunion forma les corps, et leur séparation les détruisit. Leurs combinaisons, sans autre raison que le hasard, s'étaient ainsi succédé en nombre infini depuis l'éternité, et c'était une d'entre elles qui avait formé le monde actuel, destiné à périr, quand le même hasard amènerait la séparation des éléments qui le composaient.

L'âme humaine ne fut qu'un composé d'éléments plus ténus et plus légers que les autres. Quant aux dieux qu'adorait le vulgaire, ce n'étaient que les visions de ses rêves qu'il prenait pour des réalités toutes-puissantes.

Ainsi fut constituée dans ses points essentiels la première doctrine matérialiste complète; et du premier pas le matérialisme était à peu près arrivé à sa formule définitive. Il a pu depuis prêter aux atomes d'autres propriétés que la pesanteur, la solidité et la forme; il a pu les doter des affinités chimiques et des mystérieuses vertus du magnétisme; jamais il n'a pu sortir de ces trois termes, dans lesquels il semble impitoyablement renfermé : les molécules à la place de Dieu, le hasard à la place de la Providence, le plaisir à la place de la vertu et du devoir. Triste et fausse doctrine qui vient glacer le cœur de l'homme et désenchanter sa vie; qui fait ouvertement violence à ses sentiments les plus intimes et les plus vivaces; qui tue en lui le sentiment de sa dignité morale, de sa liberté, de sa personnalité; et qui le force à fermer les yeux à l'évidence pour ne pas apercevoir le nom de Dieu écrit au fond de nos cœurs comme dans l'harmonie de l'univers.

Quelque honorable donc qu'ait été la vie d'Épicure, quelque distance qu'il y ait entre Aristippe et lui, quelque exemple de sérénité et de calme qu'il ait donné au monde, jamais sa doctrine ne sera la doctrine de l'humanité. La raison réduite au silence se tairait devant elle, que le cœur et les entrailles mêmes de l'homme trouveraient une voix pour protester.

La protestation de la philosophie, ce fut l'école stoïcienne, qui, dans le même moment et dans cette même Athènes, centre et foyer de toute la vie intellectuelle d'alors, s'élevait en face de l'école d'Épicure, sous la direction de Zénon de Citium.

Cittium était une ville de Chypre, et Zénon était marchand avant d'être philosophe. Il fit naufrage un jour qu'il abordait à Athènes, et, tout triste de ce désastre, qui lui enlevait la meilleure partie de sa fortune, il entra machinalement chez un libraire, où il ouvrit le premier livre qui lui tomba sous la main. C'était un écrit de Xénophon sur Socrate et les philosophes. Ce qu'il lut lui adoucit

les regrets de sa perte, et, surpris et charmé tout à la fois, il demanda au libraire quels étaient ces gens sages dont on parlait dans ce livre. Cratès, le cynique, passait par hasard à ce moment; le libraire le montra à Zénon, et Zénon le suivit. Dès ce jour il renonça au commerce pour se donner tout entier à son nouveau maître, près duquel il resta dix ans, goûtant fort ses doctrines, mais ne pouvant s'accoutumer à l'impudence des cyniques. Pendant dix autres années il étudia sous Stilpon de Mégare, puis sous les académiciens Xénocrate et Polémon; et ce ne fut qu'après tout ce temps d'études qu'il ouvrit à Athènes une nouvelle école. Comme il enseignait sous un portique, son école en prit le nom d'école du Portique, ou stoïcienne, du mot grec *stoa*, qui signifie portique.

Sa réputation se répandit vite, et les disciples accouraient à lui de toutes les parties de la Grèce. Les Athéniens l'honoraient tellement, qu'ils l'avaient fait dépositaire des clefs de leur ville. Ils lui érigèrent une statue, et lui décernèrent une couronne d'or. Le roi Antigone, un des successeurs d'Alexandre, l'avait pris en amitié singulière, et ne débarquait jamais à Athènes qu'il n'allât écouter ses leçons, l'admirant fort et de l'austérité de sa doctrine et de la dignité de sa vie. Aucune séduction en effet ne put jamais rien sur lui; et nul ne surpassa la simplicité et la pureté de ses mœurs. Tout en se gardant des excès du cynisme, il ne s'habillait jamais que d'une étoffe grossière, et ne vivait que de pain, de figues, de miel et de vin doux, sans jamais toucher à rien de cuit.

Il mourut à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans; et son éloge fut prononcé à la tribune par les magistrats d'Athènes, qui en conservèrent le souvenir dans un décret public.

Zénon, du reste, ne fit que fonder l'école stoïcienne : c'est entre les mains de ses successeurs, Cléanthe et Chrysippe, qu'elle devait définitivement se constituer. De leurs mains elle passa à Rome, où la simplicité de ses principes et la sévérité de sa morale la firent singulièrement goûter du vieux génie romain, plus amoureux de pratique que de rêveries brillantes, et tout préparé par les austères traditions de la république à l'inflexible discipline de l'école. Le stoïcisme était là sur son vrai terrain; c'était le sol pour lequel il était né, celui où il pouvait le mieux se fortifier et grandir; aussi, depuis qu'il fut implanté à Rome, tous les mâles esprits de la république furent-ils stoïciens. Ce fut lui qui forma Caton et Brutus; ce fut lui qui, sous l'empire, soutint les âmes d'élite contre la tyrannie des Caligula et des Nérons; qui inspira Sénèque, Lucain, Epictète et Tacite; qui donna enfin aux Romains les deux plus grands princes qu'ils aient jamais eus, Antonin le Pieux et Marc-Aurèle.



Tandis que le hasard plane au-dessus de la philosophie d'Épicure, comme la raison dernière de toute chose, et que le plaisir y est la seule règle, une foi profonde en la Providence et le plus austère sentiment du devoir sont le principe de vie de la philosophie stoïcienne. Seulement, et ceci s'explique par la répulsion qu'inspiraient à tous les gens sages les fables du paganisme, par l'obscurité où Aristote avait laissé la question de l'immortalité de l'âme, par le caractère plus poétique que sérieux des démonstrations mêmes que Platon avait données de cette immortalité, ces mêmes hommes qui croient si profondément à Dieu et au devoir ne croient pas à l'immortalité de l'âme, ou du moins aux peines et aux récompenses d'une autre vie. C'est du choc étrange de cette affirmation et de cette négation que jaillit leur doctrine entière; et l'on peut dire, à le considérer de haut, que le stoïcisme n'est qu'un effort désespéré pour justifier la Providence des misères du juste sans les compensations d'une autre vie.

La Providence existe donc, principe intelligent du monde, âme universelle qui pénètre et qui vivifie toute la matière, foyer qui chauffe tout de ses rayons, raison suprême qui dirige et qui règle tous les mouvements de ce vaste univers, de même que l'âme humaine, émanation de cette âme première, vivifie et dirige ce petit monde qu'on appelle le corps de l'homme. Ce n'est pas encore là le Dieu du christianisme, il faut bien l'avouer; ce n'est pas encore le Dieu créateur, profondément distinct de son œuvre et antérieur à elle; le Dieu des stoïciens est engagé tout entier dans la matière qu'il anime, et il ne pourrait vivre sans elle, pas plus qu'elle ne peut vivre sans lui; mais, quelles que soient l'obscurité et les imperfections de cette partie du stoïcisme, ce n'en est pas moins la Providence déjà, la Providence toute sage et toute-puissante, qui n'a rien fait qui ne soit bon, la Providence proclamée sans conteste, indépendamment de la clarté ou des ténèbres répandues sur la manière dont le monde émane d'elle.

Au-dessous d'elle, et à son image, existe dans l'homme une âme raisonnable et libre, susceptible de vertu par conséquent; non pas de cette vertu mensongère d'Épicure, qui n'est que le calcul de nos intérêts, mais de cette vertu vraie qui consiste dans l'accomplissement volontaire des devoirs, que nous créons notre destinée et celle des êtres qui nous entourent. Les animaux, privés d'intelligence et de liberté, vont en aveugles au but que leur a assigné la nature, l'homme seul, doué de liberté et de raison, peut se prêter ou se refuser à la part d'action que la nature lui a départie dans la mécanique universelle; et c'est ce concours volontaire qui constitue pour lui le devoir, dont l'accomplissement constitue à son tour la vertu.

Nulle école n'a mis dans un jour plus éclatant cette force raisonnable et libre, qui est l'homme même, et cet accomplissement du devoir, qui est sa destinée. Aucune n'a donné à l'homme un sentiment plus vif de sa dignité morale; aucune ne lui a tracé d'une main plus ferme les austères obligations que lui impose la noblesse de sa nature. Quelles que soient donc les erreurs où le stoïcisme est tombé, ce sera là sa gloire éternelle, son titre impérissable à l'admiration et à la reconnaissance de l'humanité pensante.

Sous le gouvernement de la Providence, il est contradictoire que la sagesse et le bonheur ne marchent pas de front; que l'être moral soit malheureux en agissant conformément à la loi qui lui a été donnée; que la vertu, en un mot, n'ait pas toujours sa récompense, et le crime son châtement. Comment s'expliquer alors toutes les misères du juste, toutes les souffrances du sage, en face de la prospérité de tant de coupables? Le christianisme résout le problème par les peines et les récompenses de l'autre vie : si le juste souffre dans ce monde, il sera récompensé dans l'autre; s'il est malheureux dans cette vie, il sera dédommagé par le bonheur de la vie éternelle. Mais, nous l'avons dit, cet autre monde et cette autre vie, le stoïcisme n'y croit pas : suivant lui, ou l'âme périt avec le corps, ou, si elle lui survit, ce n'est que pour s'absorber et se perdre dans l'âme universelle, comme les éléments qui composent le corps s'absorbent et se perdent dans la terre. C'est donc dans ce monde même que le bonheur et la sagesse doivent marcher de front, malgré les apparences contraires; et pour les y associer indissolublement, le stoïcisme déclare hardiment qu'il n'y a d'autre bien, d'autre bonheur pour l'homme, que la sagesse et la vertu, avec le contentement qu'elles donnent; d'autre mal que le désordre intellectuel et moral, avec le mécontentement de soi-même qui en est la suite. Tout ce qui ne dépend pas de nous, tout ce qui ne relève pas de notre choix volontaire et libre, tout ce qu'une force étrangère peut nous donner ou nous enlever à son gré, plaisir ou peine, succès ou revers, maladie ou santé, pauvreté ou fortune, tout cela peut être agréable ou désagréable, avantageux ou désavantageux, mais tout cela n'est bonheur ni malheur; et le sage du stoïcisme peut s'écrier, comme le martyr chrétien, avec lequel il a plus d'un rapport : *Non, douleur, tu n'es pas un mal*. A cette condition seule, la Providence sera justifiée, puisque le bonheur de l'homme ne dépendra que de lui. « Veuille être sage, lui dit le » stoïcien, et tu seras heureux. »

S'élever donc sans cesse au-dessus du plaisir et de la douleur; rester debout et ferme, inébranlable aux assauts de la volupté comme à ceux de la souffrance; ne songeant qu'à faire son



devoir, quelles qu'en puissent être les suites ; recevant sans se plaindre les coups de la fortune, et ne cherchant son bonheur que dans le contentement de soi-même, sans espoir comme sans crainte pour la vie à venir, voilà le stoïcisme.

Le sage se mêlera à la vie commune, parce que, en dépit du peu de valeur des biens extérieurs, il doit donner un emploi à son activité et à son intelligence. Il sera dans le monde comme le beau joueur, qui reste calme et impassible, de quelque côté que la chance tourne; parce qu'il a l'âme trop haute pour n'être pas au-dessus du gain ou de la perte; mais qui joue pourtant le mieux possible, parce que ce serait folie à lui de mal jouer une fois qu'il s'est assis à la partie commune.

Ces hommes qui l'entourent d'ailleurs, intelligents et libres comme lui, sont les enfants de la même famille, les ouvriers de la même œuvre; au nom de l'unité de race et de l'unité de destinée, il leur doit aide et assistance. Il n'a pas le droit de se retirer dans un coin, et de regarder d'un œil indifférent le monde s'agiter autour de lui : il doit sa vie au bien de ses frères; et le dévouement à l'humanité est le premier de ses devoirs. Nulle doctrine en effet n'a proclamé plus haut que le stoïcisme, en face de l'esclavage antique et de l'oppression sans mesure du petit peuple, la grande unité de la famille humaine, la solidarité et les liens que cette unité crée entre tous les hommes. Là même est son progrès moral sur Platon et sur Aristote. Dans cette société grecque, divisée et subdivisée en un si grand nombre de petits États profondément hostiles les uns aux autres, Aristote et Platon ne s'étaient guère élevés au-dessus des devoirs du citoyen envers sa patrie; en dehors de la cité tout leur était ennemi, et dans l'intérieur même de cette cité il n'existait à leurs yeux de devoirs qu'envers les citoyens libres : l'esclave et l'étranger ne comptaient pas. Le stoïcisme étendit les devoirs de l'homme à l'humanité tout entière, à l'étranger comme au citoyen, à l'esclave comme à l'homme libre. Il fit une loi du dévouement pour tous; et sur ces obligations saintes, plus d'une page de Sénèque, d'Épictète et de Marc-Aurèle semble n'être qu'un feuillet détaché de l'Évangile : mais le sage pèsera les biens et les maux de ses frères dans la même balance que le siens propres; il ne s'affectera pas de leurs souffrances, non plus que de leur éloignement ou de leur mort, parce que ce serait placer son bonheur ou son malheur dans des choses qui ne dépendent pas de lui, mettre en péril ce calme inaltérable où son âme doit tou-

jours être pour que la Providence soit justifiée; il comprimerait donc les battements de son cœur, et il resterait impassible en face de leurs douleurs, tout en dévouant sa vie entière à leur service.

On a reproché au stoïcisme de se payer de grands mots, sonores, mais vides de sens; on l'a accusé de prêcher l'impossible en proclamant le néant de la douleur; on l'a raillé à plaisir de l'indifférence absolue où il veut se tenir des choses extérieures; mais pour qui s'attache à l'esprit d'une doctrine plutôt qu'à la lettre, sous cette division hasardée entre les choses qui dépendent de nous et celles qui n'en dépendent pas, sous cette indifférence complète de tout ce qui ne relève point de notre volonté, se cachent la grande et vraie division chrétienne entre les biens spirituels et les biens temporels, et ce renoncement aux biens du monde qui a fait la gloire de tant de saints. Nulle école sous ce rapport ne s'est plus approchée du christianisme; et, quelle qu'ait pu être parfois l'exagération de ses paroles, ce n'est pas là qu'est le tort du stoïcisme. Ce qui manque au stoïcisme, avec une vue plus nette de la séparation de Dieu et du monde, avec la foi dans l'immortalité de l'âme, c'est la charité du cœur. Le stoïcien se dévoue, mais il n'aime pas. C'est le chirurgien au chevet du malade, sacrifiant jusqu'à sa vie aux soins que ce malade exige, mais froid et glacé comme le devoir, sans un élan de l'âme, sans un mot du cœur; ce n'est pas la sœur de charité, dont le dévouement puise ses inspirations dans l'amour.

Le stoïcisme a vécu par la grandeur qu'il prête au sentiment moral, par son culte du devoir, qu'il proclame obligatoire par lui-même, indépendamment des peines et des récompenses d'une autre vie. A toutes les époques de doute et de découragement social, il est l'asile des grandes âmes qui ont eu le malheur de laisser s'obscurcir en elles les vérités religieuses, mais qui ont gardé un sentiment trop vif de leur dignité morale pour consentir jamais à se réfugier sous le misérable abri d'Épicure. Ces hommes s'enveloppent de leur stoïcisme comme d'un manteau, et traversent la vie sans espoir, mais sans trouble, et en sauvegardant du moins la noblesse de leur âme. Si cela suffit à leur gloire et à celle de la doctrine où ils puisent leur force, l'humanité, qui a besoin d'espérer et d'aimer, ne sera jamais stoïcienne : combien le christianisme a mieux connu la nature humaine, lui qui a fait de l'espérance et de l'amour ses premières prescriptions morales après la foi!

CHARLES D'AUBENOYE.



## BIBLIOGRAPHIE.

*Charles-Quint, son abdication, son séjour et sa mort au monastère de Yuste, par M. Mignet.*

(Deuxième article.)

Ce fut le 3 février que Charles-Quint s'enferma au monastère de Yuste. L'habitation qu'il avait fait construire pour sa retraite était agréable, et commode; elle s'élevait en amphithéâtre sur la montagne, et était environnée de beaux jardins où les orangers et les citronniers croissaient au bord des eaux vives descendues de la cime neigeuse des monts. La chambre de l'empereur s'ouvrait par une tribune sur l'église du monastère et lui permettait d'entendre la messe de son lit lorsqu'il était malade, et d'assister aux offices sans se mêler parmi les religieux. De son cabinet il jouissait d'une vue ravissante, et, vers le soir, il aimait à aller s'asseoir sur une terrasse à l'occident, afin de jouir de l'aspect de la campagne, dorée par les feux adoucis du soleil. Aux beautés de la nature il avait ajouté, dans sa solitude, les agréments des arts qu'il avait le plus aimés. Les murailles de ses appartements étaient couvertes de tapisseries de Flandre, représentant des sujets divers; le portrait de l'impératrice, dont il conservait un souvenir si cher, ceux de Philippe II, de ses filles, de ses petits-enfants, décoraient sa demeure et y rendaient sa famille comme présente à ses yeux; de beaux tableaux de piété achevaient d'embellir sa noble retraite; on remarquait parmi eux une Trinité de Titien, peintre favori de Charles-Quint. L'artiste avait représenté, dans la partie la plus haute du ciel, au milieu d'un champ de feu, symbole de l'amour céleste, les Trois Personnes divines, entourées d'innombrables chérubins répandus dans les profondeurs de l'espace. Au-dessous du Christ était placée sa divine mère. Aux pieds de la Trinité, et vers la gauche, Charles-Quint, soutenu par un ange, était à genoux, dans l'attitude de la contemplation. Sa tête, nue et relevée en arrière, était empreinte des fatigues de l'âge et de l'autorité, mais exprimait les élans d'une adoration profonde. Non loin de lui l'impératrice, les mains croisées sur la poitrine, les yeux baissés et l'âme ravie, paraissait plongée dans une sainte béatitude, et l'on eût dit que, n'appartenant plus à la terre, elle jouissait déjà de ce que demandait pour elle l'ardente prière de son époux, prêt à franchir lui-même le seuil éternel. A quelque distance, parmi d'autres princes et princesses, apparaissait la figure jeune, mais sévère, de Philippe II, sur laquelle se lisait une sainte forme et une adoration tranquille. Le tour la vertu.

groupe de la famille impériale invoquant la sainte Trinité semblait protégé auprès du trône divin et comme porté jusqu'à lui par les chœurs des patriarches, des prophètes, des apôtres, des martyrs que précédait l'Eglise sous la figure d'une femme, et qui tous, dans de pieuses attitudes et avec des formes savamment hardies, se déployaient dans les airs et formaient à la Trinité un splendide cortège venu de la terre (1).

D'autres tableaux, pour la plupart œuvre du Titien, retraçaient à l'empereur les scènes chères à sa piété. Il possédait également à Yuste ses reliquaires précieux et le crucifix que sa femme expirante avait tenu dans ses mains. Des objets bien différents, capables de distraire son esprit et d'occuper ses loisirs, avaient été apportés au monastère; on remarquait surtout quatre grandes et belles horloges, des instruments de mathématique et d'astronomie, des cartes et les livres qu'il aimait le mieux, tels que les *Commentaires* de César, les *Histoires* d'Espagne, réunies par Florian de Ocampo, les *Méditations* de saint Augustin, un roman, le *Chevalier délibéré*, qu'il avait traduit lui-même en castillan, et dans lequel Olivier de la Marche avait retracé allégoriquement la vie du bisaïeul de l'empereur, de Charles le Téméraire. Cette traduction n'était pas la seule œuvre littéraire de Charles, il avait écrit ses voyages, ses guerres, ses expéditions depuis l'an 1515 jusqu'à l'an 1550; cet ouvrage, qui, selon l'expression d'un contemporain, « offrait cette fidélité et cette gravité auxquelles l'histoire doit sa puissance, » a été dérobé à la curiosité du monde ou par l'humilité de l'auteur ou par les volontés trop hautes de Philippe II.

» Charles-Quint ne vécut point parmi les moines comme on l'a cru, et à Yuste le cénobite ne cessa pas d'être empereur. S'il n'y trouva point la splendeur d'une cour, il fut tout aussi loin de s'y réduire à la nudité d'une cellule et de s'y condamner aux rigueurs de l'existence monastique. Dans cette retraite à la fois pieuse et noble, dans cette vie consacrée à Dieu et encore occupée des grands intérêts du monde, son esprit resta ferme, son âme haute, son caractère décidé, ses vues fortes, et il donna sur la conduite de la monarchie espagnole les plus habiles conseils et les directions les plus prévoyantes à sa fille, la gouvernante d'Espagne, et au roi, son fils, qui les sollicitèrent avec instance et les suivirent avec respect. Les goûts vifs et délicats qu'il avait eus

(1) Ce tableau est aujourd'hui au Musée de Madrid.



sur le trône pour la peinture, la musique, l'astronomie, les travaux ingénieux de la mécanique, les œuvres élevées de l'esprit, le suivirent au monastère. « Les pratiques religieuses occupaient une partie de sa journée. Il avait toujours été très-pieux. » Souvent on le voyait en prières devant la croix; il y avait passé plusieurs heures de la nuit qui précéda la bataille d'Ingolstadt. Ce fut pour ainsi dire de son prie-Dieu qu'il s'élança avec une valeureuse impétuosité à la défense de son camp attaqué par l'armée luthérienne, beaucoup plus forte que la sienne... La vie religieuse qu'il avait menée sur le trône, il la continua dans le monastère. Chaque jour il faisait dire quatre messes pour l'âme de son père, celle de sa mère, celle de sa femme et la sienne; le jeudi, une messe du Saint-Sacrement, pour lequel il avait conservé, comme toute sa race, la plus grande dévotion, était célébrée pour lui à plain-chant et avec la pompeuse solennité de la Fête-Dieu. La musique du monastère s'améliora par ses soins, et il fit venir, des différents couvents d'Espagne, les moines qui avaient les voix les plus belles et qui chantaient le mieux.

« Le matin, dès que la porte de l'empereur était ouverte, le confesseur, Juan Regla, entra dans sa chambre, où il était souvent précédé par Juanello. Charles-Quint priait avec l'un et travaillait avec l'autre. A dix heures, les *ayudas de camara* et les *barberos* l'habillaient. Lorsque sa santé le lui permettait, il allait à l'église, ou bien de sa chambre il entendait la messe avec un profond recueillement. L'heure du diner venue, il aimait à découper lui-même ce qu'il mangeait, quand ses mains étaient libres; et il avait auprès de lui Van Male et le docteur Mathys, tous les deux fort doctes, qui lui faisaient une lecture ou l'entretenaient de quelque sujet intéressant d'histoire et de science. Après le diner revenait Juan Regla, qui lui lisait d'ordinaire un fragment de saint Bernard, ou de saint Augustin, ou de saint Jérôme, sur lequel s'engageait une conversation pieuse. Charles-Quint prenait ensuite un peu de repos dans une courte sieste. A trois heures, il se rendait les mercredis et les vendredis au sermon de l'un de ses trois prédicateurs, ou, s'il ne pouvait pas y assister, ce qui lui arrivait souvent, Juan Regla était chargé de lui en rendre compte. Les lundis, les mardis, les jeudis, les samedis étaient consacrés à des lectures que lui faisait le docteur Bernardino de Salinas. Ces pauvres moines n'étaient, du reste, jamais pleinement rassurés devant lui, et dans le cénobite de Yuste ils reconnaissaient toujours l'imposant empereur. La première fois qu'il entra dans l'église, sa présence jeta dans un tel trouble le religieux qui devait lui donner l'eau bénite, qu'il demeura immobile et comme pétrifié. Saisissant alors le goupillon et s'aspergeant lui-même : « Père, lui

dit Charles-Quint, c'est ainsi qu'il faut faire désormais, et sans avoir peur. »

Le séjour du monastère de Yuste plaisait infiniment à l'empereur; mais cependant aucune des affaires qui regardaient son fils et les vastes États qu'il lui avait cédés ne le trouvait indifférent. Du fond de sa solitude, il conseillait, il dirigeait Philippe, qui sollicitait d'ailleurs ses avis, et les recevait avec le plus profond respect et la plus tendre soumission. La guerre de l'Espagne avec la France, la victoire de Saint-Quentin, si funeste aux armes françaises, remplirent de joie le vieil empereur, qui ne regretta qu'une chose, c'est que son fils n'eût point pris part aux dangers et à la gloire d'une si belle journée. Il s'occupa de l'histoire de sa propre vie, en appelant auprès de lui ses deux biographes, don Luis de Avila et le docte Sepulveda; mais ce fut surtout afin de rectifier ce que leurs éloges auraient eu de trop exagéré; il s'appliquait à cacher les belles actions de sa vie privée et à donner un caractère de simplicité aux nobles actes de sa vie publique. Il n'aimait pas qu'on abaissât ses ennemis devant lui, et la vérité lui était en tout et partout infiniment chère.

La tranquillité dont l'empereur jouissait à Yuste fut troublée par une grande douleur domestique. Il chérissait tendrement sa famille, et ses deux sœurs, la reine Éléonore, veuve de François 1<sup>er</sup>, et la reine de Hongrie, avaient toujours eu une part très-vive dans son affection. Les deux reines étaient inséparables. Elles s'étaient rapprochées de la retraite de leur frère et comptaient passer près de lui les années qui leur restaient, lorsque la reine Éléonore tomba dangereusement malade à Talaveruela. Son mal était sans espoir. Conservant la parole jusqu'à la fin, elle dit avec une douceur et une sérénité infinies les choses les plus touchantes : ses dernières paroles furent pour l'infante de Portugal, sa fille, et pour l'empereur; elle recommandait tendrement sa fille à son frère, et elle mourut sans que celle-ci pût venir lui fermer les yeux.

La triste nouvelle de la mort de sa sœur jeta Charles-Quint dans une profonde affliction. De grosses larmes coulèrent sur son visage : il sentit que sa sœur, son aînée de seize mois, le précédait de bien peu : « Avant que ces quinze mois soient passés, dit-il, il pourra bien se faire que je lui tiennne compagnie. » La moitié de ce temps n'était pas écoulée, que le frère et les deux sœurs s'étaient rejoints dans la dernière demeure.

Sa santé, déjà gravement compromise par des attaques de goutte, s'altéra de plus en plus. Mais il ne cessait pas de se préoccuper de sa famille, il n'oubliait rien de ce qui tournait à l'avantage des vivants ou à l'honneur des morts; il ordonna le 23 mars de transporter dans la chapelle royale



de Grenade les restes de sa mère, et désigna pour les accompagner l'archevêque de Séville et le marquis de Comarès. Peu de temps après, selon sa pieuse et tendre coutume, il assista, le 1<sup>er</sup> mai, anniversaire de la mort de l'impératrice sa femme, à un service solennel célébré pour le repos de son âme. Le lendemain, il apprit, à sa grande satisfaction, que la dernière couronne qu'il avait conservée jusque-là malgré lui, la couronne impériale, avait passé sur la tête de son frère Ferdinand.

Comme il le désirait depuis plusieurs années, il était enfin, selon sa propre expression, *desnué de tout*. Il renonça aussitôt à ses titres et à toutes les marques de sa dignité. Son secrétaire, Gastela, écrivait à Vasquez : « Sa Majesté m'a commandé » de vous dire que la renonciation à l'empire » ayant été acceptée, il ne devra plus être mis » désormais sur ses lettres ni l'empereur, ni autre » titre semblable. Sa Majesté a voulu aussi qu'il » fût fait deux sceaux sans couronne, sans aigle, » sans toison, qu'on les achevât et qu'on les trans- » mit avec la plus grande promptitude possible. » Ces sceaux n'offraient que les armes d'Espagne écartelées avec celles de Bourgogne.

Charles-Quint était arrivé enfin à ce dépourviment absolu de toute grandeur qu'il ambitionnait depuis si longtemps. Il fit enlever ses écussons de ses appartements, et il recommanda que son nom fût omis dans les prières de l'église et dans les offices de la messe, et qu'on y substituât le nom de son frère Ferdinand. « Quant à moi, » dit-il à son confesseur, Juan Regla, le nom de » Charlesmesuffit, parce que je ne suis plus rien. » Cette belle et simple parole, il la répéta devant ses serviteurs émus. Mais, quoique la couronne impériale eût disparu de ses appartements, quoique ses titres eussent été effacés de ses sceaux, quoique son nom ne fût plus prononcé dans les prières publiques, pour tout le monde il demeura ce qu'il avait été.

Charles-Quint ne jouit pas longtemps de cette situation qu'il avait enviée. Des maladies opiniâtres minaient son corps, mais son âme restait ferme au milieu de ces ruines. Il s'occupait des affaires de sa maison; il désirait rapprocher de lui l'enfant don Carlos; il avait déjà fait venir aux environs de Yuste et élever sous ses yeux un autre enfant, qui fut depuis don Juan d'Autriche. Il donnait des instructions, écrivait des lettres à tous les siens, et jusqu'à la veille de sa maladie mortelle, il ne cessa de s'occuper des besoins de l'État et des intérêts de sa famille. Les historiens ont cru devoir placer à cette dernière époque de sa vie le récit des obsèques que Charles se serait faites à lui-même; ce récit, qui ne figure nulle part dans les écrits contemporains, qui se trouverait en contradiction flagrante avec l'esprit ferme, le sens droit et la vie active et sérieuse du

vieil empereur, peut être relégué au rang des fables.

Vers la fin de l'été de 1558, Charles-Quint sentit les premières atteintes de la maladie qui devait l'emporter. Une fièvre ardente, des douleurs cruelles, l'avertirent que le dernier moment était proche. Il mit ordre à sa conscience, régla le lieu de la sépulture, revit et confirma les dispositions de son testament, qui consacraient trente mille ducats à des œuvres de charité. Le mal allait croissant, et le laissa pendant vingt-deux heures sans parole et sans mouvement. Rentré dans la pleine possession de lui-même, il conserva la raison la plus nette et la sérénité la plus pieuse jusqu'au moment où il expira. S'étant confessé de nouveau, il voulut communier encore une fois; mais il craignit de n'en avoir pas le temps, s'il attendait que le viatique lui fût administré avec l'hostie que consacrerait Juan Regla en disant la messe dans sa chambre. Il ordonna donc qu'on allât chercher le Saint-Sacrement au grand autel de l'église. Quijada ne lui croyait plus la force nécessaire à l'accomplissement de cet acte suprême du catholique mourant. « Que Votre Majesté considère, lui dit-il, qu'elle ne pourra pas recevoir et faire passer l'hostie. — Je le pourrai, répondit simplement et résolument l'empereur. » Juan Regla, suivi de tous les religieux du monastère, ayant apporté processionnellement le viatique, Charles-Quint le reçut avec la plus grande ferveur, et dit : « Seigneur, Dieu de vérité, qui nous avez rachetés, je remets mon esprit entre vos mains. » Il entendit ensuite la messe, et lorsque le prêtre prononça les rassurantes paroles de la rédemption chrétienne : *Agneau de Dieu, qui enlevez les péchés du monde* il se frappa avec joie et humilité la poitrine de sa main défaillante.

« Avant d'accomplir ses devoirs religieux, il avait donné encore un moment aux sollicitudes terrestres. Vers huit heures, il avait fait sortir tout le monde de sa chambre, à l'exception de Quijada. Celui-ci, tombant à genoux pour recueillir ses dernières paroles, Charles-Quint lui dit : « Luis Quijada, je vois que je m'affaiblis et que je m'en vais peu à peu; j'en rends grâce à Dieu, puisque c'est sa volonté. Vous direz au roi mon fils, qu'il prenne soin de tous ceux qui m'ont servi jusqu'à la mort, et qu'il défende de recevoir des étrangers dans cette maison. » Pendant une demi-heure, il lui parla d'une voix basse et lente, mais assurée, de don Juan d'Autriche, de sa fille la reine de Bohême, qu'il aurait voulu voir plus heureuse auprès de Maximilien, et de tout ce qui était encore l'objet de ses affections et de sa sollicitude dans le monde qu'il allait quitter. Il le chargea de ses suprêmes recommandations auprès de Philippe II. Cela fait, il ne songea plus qu'à mourir.



» Pendant toute la journée du 20, Juan Regla, Francisco de Villalba et quelques autres religieux du couvent lui récitèrent les prières et lui adressèrent les exhortations que l'Eglise réserve aux mourants. Il désignait lui-même les psaumes et les oraisons qu'il désirait entendre. Il se fit lire aussi, dans l'évangile de saint Luc la passion de Jésus-Christ, qu'il écouta les mains jointes et avec un profond recueillement. Il fermait quelquefois les yeux en priant, mais il les ouvrait aussitôt qu'il entendait prononcer le nom de Dieu.

» Un peu avant la nuit, il recommanda à Quijada de tenir prêts les cierges bénits apportés du célèbre monastère de Mont-Serral, ainsi que le crucifix et l'image de la Vierge que l'impératrice avait en mourant, et avec lesquels il lui avait déjà dit qu'il voulait mourir aussi... « Il montrait, disent les récits contemporains, une grande sécurité et une intime allégresse, qui frappèrent et consolèrent tous ceux qui étaient présents. »

» Vers deux heures du matin, le mercredi 21 septembre, l'empereur sentit que ses forces étaient épuisées et qu'il allait mourir. Se prenant lui-même le pouls, il remua la tête comme pour dire : Tout est fini. Il demanda alors aux religieux de lui réciter les prières et les litanies pour les agonisants, et à Quijada d'allumer les cierges bénits. Il se fit donner par l'archevêque le crucifix qui avait servi à l'impératrice dans ce suprême passage de la vie à la mort, le porta à sa bouche et le serra deux fois contre sa poitrine. Puis, ayant le cierge bénit dans sa main droite, que soutenait Quijada, tendant la main gauche vers le crucifix que l'archevêque tenait devant lui, il dit : C'est le moment. Peu après il prononça encore le nom de Jésus, et il expira en poussant deux ou trois soupirs. Ainsi finit, écrivit Quijada dans sa douleur et son admiration, le plus grand homme qui ait été et qui sera. »

Le président du conseil de Castille écrivait au sujet de la mort de Charles-Quint : « L'empereur est mort dans le monastère de Yuste, en faisant aussi peu de bruit des grandes armées qu'il avait conduites par terre et par mer, et avec lesquelles il avait tant de fois fait trembler le monde, et en conservant une aussi faible mémoire de ses phalanges belliqueuses et de ses étendards déployés, que s'il avait passé toute sa vie dans le désert. Certes, nous pouvons juger ce que vaut le monde en l'estimant d'après son exemple, puisque nous avons vu le plus grand homme qu'il ait produit depuis bien des siècles si fatigué et si désenchanté de lui, qu'avant d'avoir achevé sa vie il n'en put supporter la manière d'être, ni les peines qu'entraînent avec elles la gloire et les grandeurs. N'y trouvant rien que d'inutile et de dangereux pour son salut, il s'est tourné vers la miséricorde de

» Dieu, et il a mis sa confiance dans le crucifix qu'il tenait dans les mains, et qu'il avait réservé pour cette heure suprême. »

Ces paroles d'éloquente surprise sont la meilleure conclusion que l'on puisse tirer de l'histoire de Charles-Quint. Les restes de l'empereur reposèrent pendant quelques années au monastère de Yuste, et les moines, compagnons de sa solitude, furent les gardiens de son tombeau. Mais la piété filiale de Philippe II lui préparait une plus glorieuse sépulture. Il faisait élever dans une vallée de la Sierra de Guadarrama un magnifique monastère, bâti en l'honneur du grand martyr saint Laurent, et en mémoire de la bataille de Saint-Quentin. Ce fut dans ce monastère, nommé l'Escorial, que les dépouilles mortelles de Charles-Quint furent transportées en 1574. Sa famille entière y fut déposée auprès de lui; et don Juan d'Autriche, le vainqueur de Lépante, trouva aussi une place à la droite de son glorieux père.

Nos lectrices pourront juger, par ces longs extraits, du vif intérêt que présente le nouvel ouvrage de M. Mignet. On retrouve dans cette histoire vraie des dernières années de Charles-Quint, dans cette spirituelle réfutation de tant d'erreurs, toutes les qualités familières à l'historien de *Marie Stuart* et d'*Antonio Perez*; la limpide élégance du style, l'appréciation nette et sûre des faits, les aperçus lumineux des caractères et l'intérêt soutenu du récit. E. R.

*Cahiers d'une Élève de Saint-Denis; Cours d'études complet et gradué pour les filles (1).*

Nous apprenons avec beaucoup de joie le succès qu'obtient ce remarquable ouvrage, que nous avons déjà recommandé à nos lectrices, et qui ne peut que grandir dans l'opinion, à mesure qu'on fera l'essai de cette méthode si sagement graduée, que les esprits jeunes, faibles et lents peuvent s'assimiler en même temps que les intelligences étendues et rapides y trouvent une ample et solide nourriture. Des mères, qui dirigent elles-mêmes l'éducation de leurs filles, se servent des *Cahiers* avec le plus heureux succès; elles y ont trouvé ce qu'elles cherchaient : le classement dans les connaissances, le guide et l'appui dans l'enseignement; et dirigées ainsi, elles ne craignent plus de faire fausse route, elles sont sûres que l'élève puisera dans leurs leçons une instruction plus ou moins étendue, selon la portée de son esprit, mais toujours sérieuse et solide. Le questionnaire facilite leur tâche. Des maisons d'éducation très-distiguées ont également substitué les *Cahiers* aux méthodes incomplètes et vieillies que le bon sens de l'institutrice devait presque toujours rectifier. Nos lectrices savent ce que nous pensons de la di-

(1) Paris, Paulin et Lechevalier, rue de Richelieu, 60.



rection générale de cet ouvrage. La solidité des principes religieux, les excellentes appréciations historiques, le goût judicieux qui a présidé au choix des morceaux de littérature, recommandent à tous ce livre plein d'agrément et d'utilité; et après l'avoir conseillé aux institutrices, aux jeunes mères, aux sœurs aînées, nous le conseillons aussi aux jeunes personnes qui désirent compléter ce que leur instruction a d'imparfait. En suivant les *Cahiers* elles ne travailleront pas à l'aventure, et le succès couronnera leur application et leurs efforts.

*Le Bonheur retrouvé.* — *Les Sept Péchés et les Sept Vertus de l'enfance*, par madame A. PITOLET (1).

Voici deux petits volumes que nous recomman-

(1) Paris, Dézobry.

dons, le premier aux jeunes filles qui s'occupent à propager, autour d'elles, dans les écoles, les livres utiles à la classe populaire. Le *Bonheur retrouvé* est un récit intéressant, dramatique, et qui ne peut laisser que les plus pures impressions de morale et de piété.

*Les Sept Péchés et les Sept Vertus de l'enfance* sont un bon petit livre de lecture courante pour le premier âge. Les petits frères et les petites sœurs de nos lectrices le liront avec intérêt et prendront part aux aventures de héros de leur âge, et peut-être ce volume ressemblera-t-il, pour quelques-uns d'entre eux, à la bague du prince Chéri qui avertissait tout bas celui qui la portait de ses défauts et l'exhortait à s'en corriger. Madame Pitolet aime et connaît les enfants, et ses livres feront, parmi ses jeunes lecteurs, le bien qui est dans son cœur.

## LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

### THE POWER OF GOD.

Wheresoever the sun doth shine, wheresoever the wind doth blow, wheresoever is an ear to hear, and a mind to conceive, there let the precepts of life to be made known, let the maxims of truth be honoured and obeyed.

All things proceed from God. His power is unbound ed, his wisdom is from eternity, and his goodness endureth for ever.

He sitteth on his throne in the centre, and the breath of his mouth giveth life to the world.

He toucheth the stars with his finger, and they run their course rejoicing.

On the wings of the wind he walketh abroad, and performeth his will through all the regions of unlimited space.

Order, and grace, and beauty spring from his hand.

The voice of wisdom speaketh in all his works; but the human understanding comprehendeth it not.

The shadow of knowledge passeth over the mind of man as a dream: he seeth as in the dark, he reasoneth and is deceived.

But the wisdom of God is as the light of heaven! he reasoneth not; his mind is the fountain of truth.

Who is like unto the Lord in glory? Who in power shall contend with the Almighty? Hath he any equal in wisdom? Can any in goodness be compared unto him?

He it is, O man! who hath created thee; thy station on earth is fixed by his appointment; the powers of thy mind are the gifts of his goodness; the wonders of thy frame are the work of his hand.

DODSLEY.

### LA PUISSANCE DE DIEU.

Partout où brille le soleil, partout où souffle le vent, partout où il y a une oreille pour entendre et une intelligence pour penser, répandez les instructions qui doivent guider dans la vie, et faites que les maximes de la vérité soient honorées et suivies.

Toute chose vient de Dieu. Son pouvoir est sans bornes, sa sagesse est de toute éternité, et sa bonté est infinie.

Il est assis sur son trône au centre de l'univers, et son souffle donne la vie au monde.

Il touche de son doigt les étoiles, et les étoiles parcourent avec joie leur orbite.

Il se promène sur les ailes des vents, et impose sa volonté à l'espace qui n'a point de limites.

De ses mains découlent l'Ordre, la Grâce et la Perfection.

La voix de la sagesse parle dans toutes ses œuvres, cependant l'intelligence humaine ne la comprend pas.

Une teinte légère de savoir passe comme un rêve à travers l'esprit de l'homme; il voit mal comme s'il était dans l'obscurité; il discute et il est trompé.

Mais la sagesse de Dieu est comme la lumière du ciel: Dieu ne discute pas; son esprit est la source de la vérité.

Qui est semblable au Seigneur en gloire? Qui peut lutter de puissance avec le Tout-Puissant? A-t-il son égal en sagesse? Est-il un mortel qui puisse se comparer à lui en bonté?

Homme! c'est lui qui t'a créé; la durée de ton séjour ici-bas est fixée par ses décrets; la puissance de ton génie est le don de sa miséricorde; les merveilles de ta structure sont l'ouvrage de ses mains.

FANNY SALVATORY.



## LA TACHE NOIRE.

### I

Odile et Valérie Lambert avaient perdu leurs parents en bas âge, et elles habitaient la maison de leur tuteur, qui occupait à Metz un emploi financier d'un ordre élevé.

Leur âge différait peu, leur beauté était égale, leur tendresse semblait réciproque, et pourtant il existait chez elles ces dissemblances de caractère qui nous étonnent toujours lorsque nous les observons chez des sœurs ou des frères. Valérie avait reçu de Dieu une de ces âmes sincères, pures, limpides, calmes et profondes comme les belles eaux d'un lac, et, comme elles, réfléchissant le ciel. Elle pouvait beaucoup aimer, beaucoup souffrir, mais elle ne pouvait ni haïr ni douter. Odile semblait, comme sa sœur, douce, raisonnable, réservée; on la goûtait fort dans le monde, et les anciens amis de sa famille attribuaient la froideur de ses manières à la délicate modestie d'une jeune fille qui voile jusqu'à ses sentiments les meilleurs; mais si un œil scrutateur eût pénétré dans le fond de son âme, étrangère encore à toute mauvaise action, il y eût vu une ombre, un point noir, tache mystérieuse qui affligeait les yeux purs de l'ange gardien, et qu'Odile savait déguiser avec un art infini : aussi, quoique possédant moins de puissance d'attraction que sa sœur, elle était cependant aimée, et elle avait su inspirer à Valérie une confiance et une amitié sans bornes.

M. d'Offray, leur tuteur, voyait peu de monde; un cercle de vieux amis se réunissait tous les soirs autour du fauteuil de madame d'Offray, que des infirmités précoces retenaient au coin du feu. Cependant, M. d'Offray ayant eu quelques relations avec un jeune homme appartenant à une des familles les plus distinguées de la Lorraine, le présenta à sa femme, et bientôt le comte Guillaume de Presles eut sa place marquée dans ce cercle étroit, où tous l'apprécieraient, car non-seulement il portait un beau nom, il possédait une belle fortune, il avait la distinction que donnent les goûts élevés et les relations choisies, mais encore on trouvait en lui les qualités qui font la gloire d'un homme : un jugement sain et une parfaite bonté.

Ces relations durèrent pendant six mois sans éveiller l'attention et sans provoquer aucune remarque de la part des habitués du salon de madame d'Offray. Ils sentaient que les visites du comte de Presles avaient un but, mais la discrétion et l'amitié ne permettaient point qu'on s'étendît sur ce sujet délicat.

Un matin, après le déjeuner, M. d'Offray prit Odile par la main et la conduisit dans son cabinet, en lui disant : « J'ai à causer avec vous, mon enfant. Je suis bien heureux de ce qui nous arrive, et vous allez être bien contente aussi. Vous avez dû vous étonner un peu des assiduités du comte de Presles ? »

Odile rougit faiblement et ne répondit rien.

« Je me rends bien justice; ce n'est pas moi, vieux comptable que les chiffres ont desséché, ni ma bonne femme toujours malade, ni nos vieux amis, qui attireraient ici ce jeune homme... Il y avait là un autre motif... L'auriez-vous deviné, Odile ? » Elle sourit et répondit : « Je n'y ai pas beaucoup pensé. — Bon ! bon ! c'est ainsi qu'une jeune fille doit répondre ; mais enfin, il vient de déclarer ses intentions. »

Odile leva les yeux et parut prêter une attention extrême.

« Il aime, reprit M. d'Offray avec complaisance, il aime votre sœur, chère Odile, notre bonne Valérie ; il m'a parlé à cœur ouvert ce matin, et, vrai, je n'ai jamais vu d'âme plus franche, plus loyale que celle de cet excellent jeune homme. Cela console un peu de ce que l'on voit tous les jours. Bien entendu, il n'a jamais parlé à Valérie de l'affection qu'elle lui inspirait, mais il en a parlé à sa mère ; il lui a fait de votre sœur un éloge si complet, que madame de Presles, la plus digne des femmes, est toute prête à l'accueillir comme une enfant chérie. Valérie aura là une mère et un mari parfaits ! une belle fortune, un beau nom, tout enfin... Maintenant, le comte désire que nous sondions les intentions de Valérie, et, lorsqu'il sera sûr de ne pas lui déplaire, sa mère fera aussitôt la demande officielle, et le mariage aura lieu avant la fin de l'année... J'ai compté sur vous, ma bonne Odile ; vous parlerez à Valérie : vous êtes sa sœur, son aînée, cela vous revient de droit... Si, comme je l'espère, Valérie n'a pas d'objections contre le comte, l'affaire se réglera promptement... Je puis compter sur vous, n'est-ce pas ? — Je parlerai à ma sœur, répondit-elle ; je suis heureuse, enchantée de cet événement... Pourvu que Valérie n'y mette pas d'obstacle ! — Et lequel ? — Le sais-je, monsieur ? Je ne pourrai pas lui parler aujourd'hui ; elle passe, comme vous le savez, la journée à la campagne. — Le plus vite sera le mieux. Au revoir, ma chère enfant ; acquittez-vous bien de votre charge d'ambassadrice : votre tour viendra ; votre sœur vous fera faire quelque bon mariage. »

Odile se retira, courut vers sa chambre et s'y



enferma. Son âme débordait : sa sœur, sa petite sœur allait être riche, titrée ; elle possédait le cœur d'un homme que tous estimaient, et, avec son affection, il lui donnait en même temps tous les avantages qu'une femme ambitieuse pourrait envier ! Ces visites si fréquentes, cette assiduité si grande, c'était Valérie qui en était l'objet... Elle était aimée, et tout s'aplanissait devant cet amour... Elle allait être reçue comme une fille par la douairière de Presles, cette femme si digne et si honorée, et elle serait comblée de tout ce que la fortune, l'éclat du nom et de la position peuvent ajouter au bonheur intime de la vie domestique ! Odile avait fait souvent ce rêve ; mais alors elle en était l'héroïne, et c'était elle que le comte Guillaume conduisait en souveraine dans le vieux château de ses pères ! Ce rêve tant de fois caressé, ce rêve où l'ambition avait plus de place que la tendresse, se réalisait, mais pour Valérie ! Ce nom seul ranimait tous les sentiments envieux qui dormaient au fond du cœur d'Odile. Valérie qu'elle n'aimait pas, Valérie dont elle avait toujours envié les succès... « Elle me protégera, elle me fera faire un bon mariage... » se répétait Odile avec un frémissement de colère ; oui, elle me fera épouser peut-être le régisseur de ses terres ! Non, non, cela ne sera pas ! J'empêcherai ce ridicule mariage !... Valérie est une enfant, elle n'en sera pas affligée...

La tache noire s'étendait et faisait des progrès effrayants. Le sentiment mauvais qu'Odile n'avait pas combattu à sa naissance se rendait maître de son âme ; elle haïssait en ce moment l'innocente Valérie, elle la haïssait d'une haine mortelle, d'une haine de sœur ! Sans lutter, sans combattre, cédant aux pernicieux instincts qui l'entraînaient, elle prépara ses plans, les mûrit, et, souriante, calme en apparence, elle attendit le retour de sa sœur. Valérie ne revint que vers le soir ; son tuteur la reçut avec plus d'affectueuse gaieté que de coutume : mais Odile, craignant les allusions, s'empressa de mener Valérie dans leur chambre. Sa jeune sœur se jeta à son cou, l'embrassa avec cette tendresse expansive qui la rendait si aimable, et parut un peu chagrine parce qu'Odile ne répondait pas à ses caresses ni à ses récits pleins de candeur et d'effusion : « Qu'as-tu ? lui dit-elle enfin. — J'ai à te parler de choses très-graves, mais tu n'en finis pas. — J'ai fini ; disons notre prière du soir, et couchons-nous... On cause bien la tête sur l'oreiller. — Oui, pour parler de bagatelles, mais il s'agit d'affaires sérieuses... Assieds-toi. »

Valérie s'assit sur une petite chaise basse, auprès de sa sœur, et fixa sur elle ses yeux pleins d'une curiosité enfantine. Odile lui dit brusquement et sans préambule : « Que penses-tu du comte de Presles ? »

Valérie rougit ; mais elle répondit avec sa sin-

cérité ordinaire : « Je pense qu'il est fort bon, et il me semble que si nous avions eu un frère, il lui aurait ressemblé. — Tu sais qu'il appartient à une famille bien fière de son titre et de ses richesses ? Sa mère surtout est d'un orgueil inouï. — Je n'en sais rien, ma sœur ; je sais seulement que M. de Presles aime beaucoup sa mère... Il est bien heureux d'avoir une mère ! — Crois-tu que sa mère approuve les visites qu'il fait dans cette maison ? et toi soupçonnes-tu le motif de ces visites ? »

Valérie leva sur sa sœur un regard surpris, et répondit : « Non, ma sœur. — Eh bien ! il vient ici parce qu'il t'aime, parce qu'il veut t'épouser. »

Une pâleur subite se répandit sur le visage de Valérie ; sa main chercha la main de sa sœur : « Que penses-tu de ce désir ? continua Odile d'une voix brève. — Celle que M. de Presles épousera sera heureuse... Il a un si noble cœur ! répondit Valérie les yeux baissés. Et il aurait songé à moi ! — Oui, et pour t'épouser, vois-tu, il romprait avec sa famille, avec sa mère ! Jamais cette femme orgueilleuse ne consentira à ce qu'elle appelle une mésalliance. Mais il est prêt à te sacrifier fortune, avenir, à encourir pour toi les malédictions de sa mère ! — La malédiction de sa mère ! dit Valérie d'une voix basse où se peignait une profonde désolation. Oh ! ma sœur, jamais ! Dieu me garde de séparer un tel fils d'une telle mère ! — Il espère cependant que tu consentiras à l'épouser. — Il se trompe ! dit Valérie avec fermeté. — Réfléchis ; tu serais riche encore, de ta fortune et de celle du comte ; tu porterais un beau nom, tu serais la femme d'un homme qui ne te déplaît pas... Ne pourrais-tu pas sacrifier à ce bonheur les préjugés gothiques d'une vieille douairière ? — Sa mère ! le brouiller avec sa mère !... et pour moi ! Jamais, te dis-je, Odile ! ma résolution est inébranlable. »

Elle s'était levée, et se tenait debout devant sa sœur, blanche comme une belle statue ; le tremblement qui agitait ses mains et entrecoupait sa parole annonçait seul la violence pénible de ses émotions. Odile ne sourcillait pas.

« Tu es donc décidée ? dit-elle. Je dois porter la réponse à notre tuteur, et ôter tout espoir à ce pauvre comte. — Tout espoir ! répéta Valérie. Ma bonne sœur, prie, prie pour moi ! Ton amitié seule peut me soutenir... »

Elle se jeta dans les bras d'Odile, qui la baisa symétriquement sur les deux joues, et lui dit d'un ton caressant : « Couche-toi, ne pense plus à cela... Je prierai notre tuteur de ne pas te tourmenter à ce sujet... — Oui, ma bonne sœur, qu'on ne vienne pas ébranler ma résolution... Laisse-moi prier maintenant... J'en ai besoin... »

Odile l'embrassa et se coucha, en se répétant avec toute la joie d'un succès : « Elle ne l'épousera



pas... Elle l'aura vite oublié... C'est une enfant...

Cependant le sommeil d'Odile fut troublé par d'inexplicables frayeurs : il lui semblait, dans ses songes fiévreux, revoir la pâle figure de sa sœur, et ses yeux, d'ordinaire si riants, où se peignaient à la fois la douleur et le courage ; quelquefois, il lui paraissait qu'une force invisible l'avait amenée devant son tuteur, la douairière de Presles et le comte Guillaume, et que là on révélait ses mensonges, on dévoilait la basse envie qui les avait dictés ; elle se cachait le visage, elle demandait grâce, elle cherchait à fuir... Ce mouvement la réveilla... Il était nuit, la veilleuse tremblotait dans l'urne. Odile entr'ouvrit son rideau, et elle vit que Valérie était encore à genoux devant le crucifix suspendu au chevet de son lit ; elle priaît, la tête appuyée sur ses mains jointes. Odile n'osa point parler, et le sommeil la reprit bientôt. Lorsqu'elle se leva, au matin, elle alla vers le lit de sa sœur. Valérie était couchée et endormie ; son chapelet était tourné autour de son bras, elle en tenait la croix comme si elle se fût endormie en priant... Son visage était pâle, et des larmes mouillaient encore ses cils fermés : « Si je l'éveillais ! Si je lui disais la vérité ! » se dit Odile en regardant ces traits où se peignaient l'innocence et le chagrin.

Elle réfléchit un instant, et reprit : « Rougir, m'avilir à ses yeux ! La voir s'élever au-dessus de moi ! Jamais ! Rien ne pourra m'y résoudre ! »

S'endurcissant de plus en plus en résistant à la voix intérieure, à la voix bienfaisante de la conscience, Odile alla trouver son tuteur, et elle lui dit d'un ton doux et triste : « J'en avais le pressentiment ! Valérie a refusé. — Comment ! comment ! la mijaurée, elle refuse ! — Elle ne peut pas aimer le comte ; elle ne veut pas contracter de si grandes obligations envers un homme qu'elle n'aime pas... Elle vous supplie de ne jamais lui parler de ce mariage, et de transmettre au comte sa réponse et l'expression de sa reconnaissance. »

M. d'Offray, surpris au delà de toute expression, se récria, tempêta ; mais Odile sut l'enlacer si bien, qu'il promit d'aller porter la réponse et le refus à M. de Presles, et de ne jamais parler à Valérie du mariage qu'elle avait refusé.

M. de Presles ne parut plus dans le salon de madame d'Offray ; le lendemain on apprit qu'il était parti pour le château de sa mère, et quelques jours après le bruit se répandit qu'il était allé rejoindre l'expédition d'Afrique, qui se préparait alors.

## II.

La vie reprit son cours habituel pour les deux sœurs ; Valérie semblait plus sérieuse qu'autrefois, mais son tuteur et sa tutrice, un peu affligés de ce qu'elle avait refusé un si brillant parti, ne l'interrogèrent point, et elle resta livrée à des craintes,

à des souvenirs, à des regrets dont elle portait seule le poids accablant. On la conduisit dans le monde ; elle n'avait aucun prétexte pour refuser d'y suivre sa sœur, et elle sut combien sont amers les plaisirs, l'éclat et le bruit pour un cœur qui n'aspire qu'à la solitude et à la prière. Un soir, dans une de ces fêtes, elle se trouva en face de la douairière de Presles, qui la remarqua et lui lança un regard dédaigneux et triste. Ce regard s'adressait à la jeune fille qui avait méprisé une alliance honorable, et à qui une mère reprochait l'éloignement, l'absence peut-être éternelle de son fils ; Valérie le reçut comme un reproche de la présomption qu'on lui supposait : les larmes montèrent à ses yeux, et bientôt elle demanda à se retirer ; on attribua, comme de raison, le malaise qui se peignait sur ses traits à la chaleur du bal.

Des années s'écoulèrent ainsi. Odile avait perdu jusqu'au souvenir de la faible affection qu'elle avait portée jadis à M. de Presles, mais elle poursuivait ses projets d'avenir et d'ambition. Valérie n'avait rien oublié et ne demandait rien. Odile avait refusé plusieurs partis qu'elle ne trouvait pas assez brillants ; elle accepta enfin l'alliance de M. de Croix, qui occupait dans la magistrature un poste élevé. Son mari n'était pas jeune ; il était d'un caractère froid, sévère, et d'une humeur peu expansive ; mais le rang qu'il occupait faisait oublier à Odile combien peu de probabilités de bonheur domestique se rencontraient dans cette union. Il fut réglé que Valérie habiterait avec les nouveaux époux.

Dès ce moment, en effet, elle vécut sous leur toit, sans s'associer cependant à leur vie, si ce n'est par la sincère affection qu'elle leur portait à tous les deux. M. de Croix s'occupait consciencieusement des devoirs de sa charge, et son temps se partageait entre le palais et le cabinet ; sa femme voyait le monde, étendait de plus en plus les relations dont elle attendait quelque fruit, et tâchait d'assurer et d'augmenter les seuls biens qu'elle appréciait : les jouissances de fortune et de position. Valérie se créa une existence à part, qui devait peu à peu apaiser le douloureux ressentiment que lui laissait une première affection : elle vécut pour Dieu et pour les pauvres. Aucun cœur ami ne lui était ouvert ici-bas ; elle n'avait plus de mère, elle avait renoncé aux félicités du mariage et de la maternité ; sa sœur, qu'elle aimait pourtant, avait mis son âme ailleurs, elle se réfugia dans le sein de l'Ami suprême, de Celui qui a tant consolé, et qui demeure avec nous jusqu'à la fin des siècles pour consoler encore et toujours nos douleurs et nos faiblesses. Valérie le connut et l'aima, elle comprit ce que Dieu est pour ceux qui l'aiment, et elle le servit dans la personne des pauvres, leur prodiguant ce qu'elle possédait : l'argent, le temps, la tendresse. Ceux qui la voyaient chez son beau-frère, timide en-



core, humble, se tenant à l'écart; ceux qui admiraient en elle des restes de beauté flétrie par les ans et les peines secrètes, ne savaient pas combien, chaque jour, ces doux regards consolait de malheureux, combien ces belles mains pansaient de plaies, combien ce cœur affectueux et bon devenait ingénieux pour apaiser la souffrance et tarir les larmes. On ne s'occupait pas d'une personne qui vivait à si petit bruit; le monde lui accordait une estime vague et l'oubliait.

Les enfants de madame de Croix attirèrent toute l'affection de leur tante, et lorsqu'une mort prématurée les enleva, elle les pleura amèrement. Un seul avait survécu; c'était le plus jeune, un frère enfant que ses frères semblaient appeler du tombeau. Valérie demanda à sa sœur la permission de s'en occuper exclusivement; elle prit le petit Roger dans sa chambre, le veilla, le garda jour et nuit, le disputa vaillamment à la mort, et parvint, à force de soins et de vigilance, à le rendre à la santé, au prix de sa propre vie, que six mois d'une lutte continuelle contre la maladie de l'enfant avaient épuisée. Elle ne parut pas s'en apercevoir, et le petit Roger, qui s'était attaché à elle avec une tendresse indicible, ne voulut plus la quitter. L'amour de ce petit enfant pour celle qui l'avait sauvé avait pris un caractère exclusif, qui, bientôt, dans l'âme envieuse d'Odile, étouffa la reconnaissance que le dévouement de Valérie lui avait inspirée. Elle aussi aimait, pour la première fois peut-être, elle aimait avec une ardeur profonde cet enfant qui semblait ne pas tenir à la terre; elle aurait voulu seule occuper sa jeune âme, et c'était avec une jalousie dévorante qu'elle voyait les démonstrations naïves de la tendresse de Roger pour Valérie; lorsqu'elle lisait ou qu'elle brodait, il s'asseyait à ses pieds et la regardait avec attention; un mot d'elle suffisait pour le faire obéir, et il ne semblait tout à fait heureux que lorsque les yeux de sa tante étaient arrêtés sur lui. Odile était impuissante contre cette tendresse née durant les longues heures de la souffrance et de l'ennui, que Valérie avait si bien su alléger et adoucir; mais elle souffrait, et elle éprouvait contre sa sœur un sentiment amer de haine et d'envie. Valérie ne s'en aperçut pas, mais elle le sentit d'instinct, et quoique sa santé fût grièvement altérée, elle n'osa point se plaindre, devinant qu'il ne se trouvait point là de cœur pour accueillir ses confidences. Elle continua à paraître au salon.

Un soir, la famille était rassemblée; on lisait les journaux, fort intéressants à cette époque, car on était en 1849, quand Odile lut à haute voix, d'un ton accentué, ces paroles :

« Armée expéditionnaire de Rome. Hier, le » chef de bataillon comte Guillaume de Presles a » succombé aux blessures qu'il avait reçues à la » dernière attaque des faubourgs de Rome. Il est

» mort comme il avait vécu, en soldat et en chrétien. »

Valérie ne parla point; elle recula doucement sa chaise dans l'ombre, et passa ses doigts tremblants dans la chevelure de Roger. M. de Croix prit la parole : « Voilà une de nos anciennes familles éteinte... il était le dernier de la dernière branche de sa maison... Oui... les de Presles Sainte-Croix se sont éteints avec le dernier marquis sur l'échafaud de 93; les de Presles de Wallemand ont fini en la personne de messire Jacques, abbé de Vaux-Cernay; il ne restait que celui-ci... Les anciennes races s'en vont... »

Il continua à se livrer à des considérations généalogiques, science qu'il prisait fort; Valérie profita de sa distraction et se retira. Le lendemain, elle reprit ses occupations journalières; elle alla de bonne heure à la messe à Sainte-Glossinde, elle visita ses pauvres, et leur laissa d'abondantes aumônes; elle donna à Roger sa leçon de lecture, et parut au dîner, comme de coutume. Mais le soir, Roger s'étant appuyé sur ses genoux, lui prit la main, et s'écria tout à coup : « O ma tante, que vous avez chaud! vous êtes brûlante! — Êtes-vous souffrante, Valérie? demanda M. de Croix. — Qu'as-tu? dit Odile à son tour. — Je suis un peu agitée, répondit Valérie. Je vais me retirer. »

Elle quitta le salon, et le monde ne la revit plus. Le médecin appelé auprès d'elle la trouva dans un état fort grave; une fièvre ardente la consumait, et elle dut avouer que cette fièvre, ces sueurs, ces frissons ne l'avaient pas quittée depuis ses longues nuits de veille auprès du lit de Roger. Pendant que ceux qui l'entouraient croyaient qu'elle avait des années de vie, elle sentait qu'elle ne comptait plus que des heures, et elle se disposa paisiblement à ce dernier passage, qui n'avait rien d'alarmant pour son âme innocente et douce. Elle fit demander sa sœur; Odile accourut, plus troublée que triste peut-être. Valérie lui tendit la main, et lui dit : « J'ai voulu te voir seule avant la dernière cérémonie, afin de te remercier, chère sœur, de toute l'amitié que tu m'as témoignée. J'ai vécu sous ton toit, sous ta protection; tu as été ma seule amie ici-bas... ma conseillère... que Dieu te rende le bien que tu m'as fait... et toi, pardonne-moi si parfois j'ai eu le malheur de t'offenser... »

Odile ne put répondre; ces tendres et pieuses paroles, ce regard confiant et doux au milieu des ombres de la mort, la terrifiaient plus que ne l'eussent fait la révélation de ses fautes, et elle frissonnait en soutenant dans ses bras l'innocente victime qu'elle avait immolée à ses passions. Elles voulut parler, mais sa sœur reprit la parole : « J'ai fait, dit-elle, quelques dispositions; je lègue mes biens à notre cher Roger; je donne un souvenir à M. de Croix; à toi, chère



sœur, mes livres, mes bijoux, ceux que je portais quand j'étais jeune; je fais quelques legs à mes pauvres, et enfin, j'ai fait une fondation de messes pour... — hélas! ma sœur, pardonne à ce dernier souvenir! — pour M. de Presles et pour moi! »

Odile lui serra la main, et d'une voix étouffée, elle répondit : « Tout sera religieusement acquitté... Mais à ton tour, Valérie, si tu meurs, pardonne-moi le mal que je t'ai fait... — Tu ne m'as fait que du bien, je n'ai rien à te pardonner, répondit la faible voix de Valérie. Adieu, bonne sœur, recommande bien à notre Roger d'aimer et de servir Dieu... »

Elle ne parla plus; ses forces étaient épuisées; elle se recueillit pour prier et recevoir son Dieu avant que de mourir. Dans la nuit même le sacrifice fut consommé.

Odile prit le deuil et parut regretter beaucoup sa sœur; le monde vantait sa tendresse, son dévouement fraternel, le monde est si clairvoyant! Mais, quoique vivement ébranlée au lit de mort de Valérie, Odile ressentait une certaine joie inavouée en pensant qu'aucune influence étrangère ne s'interposerait plus entre elle et son enfant; et déjà elle oubliait que *l'étrangère* avait donné sa vie pour Roger! Elle allait en jouir seule! Mais l'enfant paraissait accablé de douleur depuis la mort de sa tante; l'ardente affection qu'il avait eue pour elle la suivait au delà du cercueil; il la cherchait partout, il la demandait à sa mère, et peu à peu une langueur incurable le frappa. La plante, privée de soleil, se flétrit et succombe; ainsi succombait ce pauvre enfant. Il répondait aux marques de tendresse de son père et de sa mère, mais après les avoir embrassés, il leur demandait, en fixant sur eux ses grands yeux pleins de mélancolie : « Et ma tante, quand reviendra-t-elle? »

Les symptômes de la maladie dont il avait été atteint reparurent, mais terribles et ne laissant plus de place à l'espoir. Le médecin dit à Odile désespérée : « Vous ne pouvez pas, madame, lui rendre ce qui était sa vie... — Il mourra donc? » s'écria-t-elle. O Dieu! est-ce un châtiment? »

Roger mourut, et Odile, frappée au cœur, sentit qu'il est des fautes dont Dieu se réserve la secrète vengeance. Dans les explosions folles de sa douleur, parfois il lui semblait que Valérie triomphante se vengeait de sa perfide sœur en rappelant dans le ciel l'enfant qui leur était si cher à toutes les deux; plus calme, elle se sentait terrassée sous les châtiments miséricordieux du Dieu qui

punit pour guérir. Tout ce qu'elle avait aimé et recherché lui devint un objet de dégoût; les relations du monde lui pesaient, son estime si peu méritée lui faisait horreur; elle ne désirait plus que deux choses : le pardon de la sœur qu'elle avait trompée et les caresses de l'enfant qu'elle avait perdu.

Ce besoin de pardon et de révélation qui vivait au fond de son âme la poussa enfin impérieusement aux pieds d'un prêtre, et là, au milieu des larmes les plus amères, elle arracha le voile qui couvrait son cœur.

« Ma faute date de loin, mon père, dit-elle. Dès l'enfance, j'ai envié ma sœur, et ses succès de pensionnaire me remplissaient de fiel. Je n'ai pu combattre ce mauvais sentiment, je ne l'ai pas avoué à un prêtre, je ne l'ai pas détesté dans les larmes de la pénitence... je l'ai nourri. La beauté de ma sœur, ses talents, et jusqu'à sa bonté angélique irritaient mes penchants jaloux... Je sentais au fond de mon âme cette tache, et je l'ai laissée grandir jusqu'à ce jour funeste, où, égarée par la plus basse envie, je me suis souillée par le mensonge, et j'ai détruit, à jamais détruit le bonheur terrestre de Valérie... Depuis, le croirez-vous? sa figure pâle et mélancolique m'offensait : ma victime n'avait pas le droit de paraître souffrir... Elle a sauvé mon fils, et je l'ai haïe encore... O mon père! croyez-vous qu'il y ait un pardon pour moi?... »

— Pour qui le Fils de Dieu a-t-il souffert sur la croix, si ce n'est pour les pécheurs? dit le vieux prêtre. Il est venu, il l'a dit lui-même, pour les malades, et non pour ceux qui se portent bien... Votre âme est malade, ma fille, mais le souverain Médecin peut la guérir... »

Elle écouta, elle crut, et, depuis ce jour, sa vie fut changée. La connaissance d'elle-même la remplit de l'humilité la plus vraie, et elle endura, comme une dure pénitence, cette estime, ces éloges auxquels elle n'avait point de droit et qui la faisaient rougir à ses propres yeux. Si profondément abaissée devant le tribunal de sa conscience, elle embrassa avec amour toutes les œuvres de devoir, de zèle, de charité que sa position pouvait lui offrir, afin de réparer, afin d'expié; et quoiqu'elle sache que le repentir tient lieu d'innocence, tous les jours elle déplore avec larmes ces jours heureux où, au prix de quelques faibles efforts, il lui eût été si facile d'effacer la tache noire qui a souillé son âme et étendu si loin ses ravages!

ÉVELINE RIBBECOURT.



# L'ALOUETTE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

## PERSONNAGES.

PAULINE, surnommée l'Alouette, 16 ans.  
M<sup>me</sup> DELAVILLE, jeune et riche veuve, 23 ans.  
LA MÈRE BLOUM, vieille aveugle.  
M<sup>me</sup> MOTUS, aubergiste.  
NINETTE, petite fille du village, 6 ans.  
OLIVIER, jardinier, 25 ans.  
MATHURIN, meunier.  
LE GRAND LEBLANC, } ouvriers cultivateurs.  
PÉRINET, }

La scène se passe dans un village.

Le théâtre représente une place à l'entrée du village ; à droite, l'auberge de madame Motus ; à gauche, le moulin de Mathurin et la cabane de la mère Bloum ; au fond, la route bordée d'arbres, et les champs coupés d'une jolie rivière.

## SCÈNE PREMIÈRE.

M<sup>me</sup> MOTUS, M<sup>me</sup> DELAVILLE.

M<sup>me</sup> MOTUS. Madame n'aura qu'à se louer de mon zèle et de ma discrétion ; je suis renommée pour la discrétion ; de là vient ce surnom de Motus, dont je me fais gloire, et sous lequel je suis connue à vingt lieues à la ronde.

M<sup>me</sup> DELAVILLE. Fort bien !

M<sup>me</sup> MOTUS. Certes, il ne sied à personne d'entamer le chapitre de ses propres louanges ; défunt mon mari avait là-dessus une maxime excellente, que je garde gravée dans mon esprit et dans mon cœur : Le mal que tu diras de toi, on le croira ; le bien que tu oseras en dire, on refusera d'y croire ; d'où j'ai tiré cette conclusion : Ni en bien ni en mal, ne parle jamais de toi.

M<sup>me</sup> DELAVILLE. A merveille !

M<sup>me</sup> MOTUS. Aussi, madame, je ne vous vanterai point ma promptitude à saisir, ma rapidité à exécuter, l'excellence de mon vin, la fraîcheur de ma cave, la qualité de mes viandes, la supériorité de mes fruits, ni la conscience de mes chiffres ; je ne crains aucun de mes confrères ; au surplus, madame en jugera.

M<sup>me</sup> DELAVILLE. Il me semble que votre auberge est la seule du village ?

M<sup>me</sup> MOTUS. Cela est vrai, madame, mais il pourrait y en avoir d'autres, et s'il y en avait d'autres, je vous assure que je ne redouterais pas le parallèle. Ceci est un mot que je tiens de défunt mon mari ; madame, l'entend-elle ?

M<sup>me</sup> DELAVILLE, *souriant*. Je le crois.

M<sup>me</sup> MOTUS. Madame nous fera l'honneur de rester longtemps au village ?

M<sup>me</sup> DELAVILLE. Je ne sais.

M<sup>me</sup> MOTUS. Je me permettrai de faire observer à madame que nos environs sont enchanteurs ; nous avons de tout, ici, comme madame peut le voir ; prés et collines, rivière et bois ; de plus, le monde n'y est pas méchant : un peu jaseur et taquin, curieux et malicieux, mais, à ça près !... Et puis, si madame est malade, nous avons les eaux. De grands savants de Paris sont en train d'étudier si elles sont ferrugineuses, sulfureuses, alcalines ou anodines ; il me tarde bien qu'ils en décident ; car, enfin, si madame me disait : Ces eaux, quelles sont-elles ? je me verrais dans l'impossibilité de répondre à madame ; hormis qu'elles sont très-limpides, et coulent dans un endroit charmant, à trois petites lieues d'ici.

M<sup>me</sup> DELAVILLE. Je me porte bien.

M<sup>me</sup> MOTUS. J'en félicite madame de tout mon cœur ; je craignais que madame ne fût souffrante ; madame sourit si peu, et le sourire siérait si bien à madame !

M<sup>me</sup> DELAVILLE. Je m'ennuie.

M<sup>me</sup> MOTUS. Voilà qui me surprend.

M<sup>me</sup> DELAVILLE. Pourquoi ?

M<sup>me</sup> MOTUS. Madame est jeune et belle ; madame est riche, sa voiture et ses gens en font foi ; madame a dans ses malles plus de belles robes qu'on n'en pourrait trouver dans tout le village, y compris celles de madame la mairesse...

M<sup>me</sup> DELAVILLE, *l'interrompant*. Qu'en savez-vous ?

M<sup>me</sup> MOTUS. La femme de chambre de madame, qui a devancé madame ici, me les a montrées. Et madame s'ennuie !

M<sup>me</sup> DELAVILLE. Hélas !

M<sup>me</sup> MOTUS. S'il m'était permis d'essayer de donner à madame un peu de distraction ?

M<sup>me</sup> DELAVILLE. Pour l'instant, ma chère madame Motus, on dirait que vous ne m'avez donné que la migraine, je me sens fatiguée et je rentre ; ne me suivez pas, c'est inutile, mes gens sont là. (*Fausse sortie.*) Ah ! de ma chambre je découvre cette place et tout le paysage, n'est-il pas vrai ?

M<sup>me</sup> MOTUS. Oui, madame.

M<sup>me</sup> DELAVILLE. Fort bien ; ce beau site m'a plu ; j'en veux jouir tout le temps qu'il continuera à me plaire ; après ?... eh bien, après, j'en chercherai d'autres, puisque cette jouissance est la seule qui ait quelque prix à mes yeux.



SCENE II.

M<sup>me</sup> MOTUS, seule.

La migraine! je lui ai donné la migraine! voyez-vous ça!... Ces femmes des villes, des poules mouillées, quoi! une goutte de pluie sur le nez, elles s'enrhument; un bout de causette, elles ont la migraine!... Enfin, motus! si cette madame-là ne se lasse pas trop vite de notre pays, il y aura peut-être avec elle quelques bons gros sous à gagner.

SCENE III.

M<sup>me</sup> MOTUS, NINETTE, la jupe pleine de fleurs.

NINETTE. Bonjour, maman Motus.

M<sup>me</sup> MOTUS. Bonjour, Ninette, bonjour. Quetiens-tu donc dans ta jupe?

NINETTE. Des fleurs, maman Motus, et c'est bien ennuyeux que l'Alouette ne soit pas au village, parce qu'elle m'en aurait fait des couronnes.

M<sup>me</sup> MOTUS. Avec cela qu'elle n'a pas d'autres choses à faire, l'Alouette! (*A partir de ce moment, madame Delaville paraît, de temps à autre, à une des fenêtres de l'auberge.*)

NINETTE. Oh! maman Motus, vous savez bien que l'Alouette trouve du temps pour tout, et pour balayer la chambre à son oncle, et pour vous donner un coup de main, et pour faire société à mère Bloum, et pour jaser avec Ninette. — Est-ce aujourd'hui qu'elle reviendra, maman Motus, l'Alouette?

M<sup>me</sup> MOTUS. Aujourd'hui, demain, dans huit jours, est-ce que je sais? Tu me demandes ça à moi, comme si j'étais au courant de tout ce qui se dit, de tout ce qui se fait, de tout ce qui se passe; j'en suis au courant de rien du tout, petite. Il est sûr que je ne peux ignorer que, depuis avant-hier, l'Alouette est allée pour être marraine chez sa cousine la Baluche; mais savoir si on l'y retiendra, si l'on ne songe point à arranger un mariage entre elle et son compère, si ce mariage se fera aux vendanges ou plus tard; voilà ce dont il me serait impossible de dire le premier mot. (*Olivier paraît et écoute.*) Certes, s'il y a quelque anguille sous roche, l'Alouette aurait pu me le confier; elle n'est pas sans connaître ma discrétion; mais il lui a plu de se taire: elle en avait le droit.

SCENE IV.

LES MÊMES, OLIVIER.

OLIVIER, descendant la scène. Comment, madame Motus, vous soupçonneriez?...

M<sup>me</sup> MOTUS. Motus! Rien du tout, mon garçon; c'est toi qui supposes, et tu as grand tort, vois-

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE. 5<sup>e</sup> SÉRIE. — N<sup>o</sup> XII.

tu? Les conjectures, comme disait défunt monsieur Motus, c'est presque toujours l'encontre de la vérité.

OLIVIER. Je ne soupçonne pas, madame Motus, je crains, voilà tout; l'Alouette est si aimable, si gaie, si bonne fille, et ferait une si gentille femme, que je ne me consolerais pas de la voir devenir la femme d'un autre.

M<sup>me</sup> MOTUS. Veux-tu que je parle pour toi à son oncle?

OLIVIER. Merci, madame Motus, c'est fait; l'oncle m'accueille; mais c'est à la nièce qu'il faut plaire, et voilà le nœud! (*Ninette s'est assise sur une pierre et arrange ses fleurs.*)

M<sup>me</sup> MOTUS. Ah! dame, mon garçon, ce n'est pas pour te décourager, mais c'est difficile, l'Alouette n'a pas le sou plus que toi, mais elle a tant de bonnes qualités, elle est si vaillante à la besogne, et d'une si belle humeur, toujours, qu'elle n'aura qu'à choisir parmi tous les garçons du village.

OLIVIER. Hélas!

M<sup>me</sup> MOTUS. Sans doute, tu es bon jardinier, tu aides au château, tu sais tirer parti de ton terrain; mais, ce n'est pas pour te décourager, mon garçon, tu n'es... tu n'es pas beau.

NINETTE. Ah! maman Motus, il n'est pas vilain du tout, mon Olivier, surtout quand il me cueille des mûres; et il est bien bon, allez! J'ai vu ça, moi, parce que, comme je ne vais pas encore à l'école, je rôde partout et je vois tout; eh bien! depuis que l'Alouette est allée pour être marraine chez sa cousine la Baluche, c'est lui qui vient visiter la vieille maman Bloum, et qui la mène faire un tour au soleil, comme l'Alouette fait tous les jours, quand elle y est.

OLIVIER. Comme ça, madame Motus, vous croyez qu'il n'y a pas d'espoir?

M<sup>me</sup> MOTUS. Je n'ai pas dit ça, mon garçon.

OLIVIER. Si c'était vrai!... Si c'était vrai, je quitterais le village, d'abord!

NINETTE, s'approchant. Console-toi, mon Olivier; si tu es bien gentil, je dirai à l'Alouette qu'elle te chante sa chanson; et, tu le sais, quand l'Alouette chante sa chanson, tout le monde est joyeux au village. (*Olivier essuie ses yeux du revers de sa main, et prend dans ses bras la petite Ninette, qu'il embrasse.*)

SCENE V.

LES MÊMES, MATHURIN, LE GRAND LEBLANC, PÉRINET.

MATHURIN, sortant du moulin. Au diable soit le moulin! La mécanique est toute en désarroi, et il faut que j'aille à la ville chercher un mécanicien. — Tiens, vous n'êtes pas au pré, vous autres?

LEBLANC. J'en venons; mais Pierre m'a dit comme ça: Dis donc, qu'il m'a dit, il me semble



qu'il fait soif, et qu'un verre de petit bleu à maman Motus ne ferait pas, par après, que la coupe du foin en irait plus mal. Ça m'a semblé évident.

M<sup>me</sup> MOTUS. Où faut-il vous servir, mes gars ?

PÉRINET. Devant votre porte, sans vous commander, maman Motus. Mathurin, Olivier, le coup du midi, c'est moi qui paye.

OLIVIER. Merci, Périnet, j'ai de la besogne; une autre fois.

PÉRINET. Comme tu voudras, mon garçon.

#### SCENE VI.

LES MÊMES, *excepté* OLIVIER.

(M<sup>me</sup> Motus a dressé la table, les trois paysans s'y asseyent; M<sup>me</sup> Motus va et vient autour d'eux, puis rentre dans sa maison. Ninette s'est remise à arranger ses fleurs.)

PÉRINET. C'est étonnant comme y a des jours où il fait dur mordre à la besogne!

LEBLANC. Des jours de guignon, pardine! où la faux rate à tous coups, où le vent a couché les foins, que c'est une perruque à n'en rien démêler, où un cheval butte auprès de la rivière et vous flanqué une charretée de foin à vau l'eau, comme ça m'est arrivé tout à l'heure, que j'ai eu toutes les peines du monde à repêcher mes bottes. C'est à planter tout là, quoi!

PÉRINET. Depuis deux ou trois jours, je ne sais pas pourquoi, je n'ai de cœur à rien, moi!

LEBLANC. Moi non plus.

MATHURIN. Moi non plus.

PÉRINET. Tout a l'air triste aux alentours.

LEBLANC. On dirait que le pays est en deuil.

NINETTE. Ninette en sait la cause.

MATHURIN. Si Ninette la dit, elle aura du sucre.

NINETTE. Eh bien, c'est parce qu'il y a trois grands jours que vous n'avez entendu la jolie chanson de l'Alouette.

PÉRINET ET LEBLANC. Tiens! tiens!

PÉRINET. M'est avis que ça pourrait ben être vrai tout de même; rien ne me donne de cœur à l'ouvrage comme de rencontrer le matin le frais minois de l'Alouette, ou d'entendre au loin sa jolie voix qui gazouille, ni plus ni moins que celle de l'oiseau dont nous lui avons donné le nom.

LEBLANC. Je suis tout comme; ça me fait bûcher! oh! mais ça me fait bûcher!

MATHURIN. Des bêtises!

PÉRINET. Tu fais l'esprit fort, et au fond du cœur tu penses comme nous.

MATHURIN. Moi? ah ben oui! qu'elle aille ou vienne, roucoule ou se taise, ça m'est aussi égal... (Prêtant l'oreille.) Hein?... entendez-vous?...

(On entend au loin quelques claires roulades qui peu à peu se rapprochent; les hommes se lèvent, Ninette saute de joie, M<sup>me</sup> Delaville se penche pour mieux voir et entendre.)

TOUS. C'est elle!

NINETTE. C'est notre Alouette jolie!

PÉRINET, *désignant Mathurin*. Ça lui est égal, mais le voilà qui secoue la farine de ses manches et qui se frisotte la barbe.

#### SCENE VII.

LES MÊMES, L'ALOUETTE.

L'ALOUETTE.

Je suis l'alouette...

Bonjour, m<sup>e</sup> v'là revenue, et des dragées plein les poches; mon compère a été galant. (*Elle en offre.*) Prenez, prenez. A toi, Ninette, attrape, et viens m'embrasser.

PÉRINET. Il est enfin fini ce baptême?

L'ALOUETTE. Comme vous voyez, puisque voilà la marraine. Mais c'est donc jour férié au village, que le moulin est muet et qu'on laisse les foins sur pied? Vous me direz la fête de qui ça est, à celle fin que je lui allume une chandelle.

PÉRINET. Mauvaise!

L'ALOUETTE, *avec intention*. J'ai appris qu'on manque d'un bon meunier du côté de ma cousine la Baluche, et il paraît que le grain à moudre va abonder par chez nous.

MATHURIN. Diantre! et le mécanicien qu'il me faut aller chercher! je m'y en sauve. (*Il sort.*)

L'ALOUETTE, *de même*. Le baromètre de ma cousine la Baluche allait à l'eau; tant pis pour les foins qui ne seront pas dans les granges!

LEBLANC. Il allait à l'eau?

L'ALOUETTE. Il allait à l'eau.

LEBLANC. Dis donc, Périnet, puisqu'il allait à l'eau, m'est avis que nous ferions aussi bien d'achever d'un trait le petit bleu de madame Motus, et de regagner le pré?

PÉRINET. Drès qu'y va à l'eau!...

LEBLANC. A vous revoir, l'Alouette.

L'ALOUETTE. A tantôt, les gars.

#### SCENE VIII.

L'ALOUETTE, NINETTE.

NINETTE. Ah ben! moi, mon Alouette, il me faut ta chanson; eux, ils en avaient bien envie, mais ils n'ont pas osé te la demander; moi, j'ose!

L'ALOUETTE. Voyez-vous ça!

NINETTE. Tiens, en me tressant cette belle couronne de bluets et de coquelicots.

L'ALOUETTE. Elle fait de moi ce qu'elle veut, cette mignonne. (*L'Alouette s'assied et tresse la couronne en chantant.*)

REFRAIN.

Je suis l'alouette.

Lorsque la mouette



Court au lac d'azur,  
Je monte au ciel pur ;  
Narguant les nuages,  
Bravant les orages,  
Je sème dans l'air  
Mon joyeux concert.

PREMIER COUPLET.

Ma note brillante et perlée,  
Au souffle du zéphyr mêlée,  
Indique toujours le beau temps ;  
Et lorsque je prends ma volée,  
De l'hiver toute consolée,  
La terre sourit au printemps.  
Je suis l'alouette.

DEUXIÈME COUPLET.

Mais par le miroir attirée,  
Souvent de ma sphère dorée  
Tout à coup l'on me voit glisser.  
Plaiguez l'alouette affolée,  
Du chasseur prisonnière ailée,  
Son doux chant bientôt va cesser.

Mais, libre alouette,  
Lorsque la mouette  
Court au lac d'azur,  
Je monte au ciel pur, etc.

SCENE IX.

LES MÊMES, MÈRE BLOUM.

MÈRE BLOUM, *du seuil de la chaumière*. Je ne me trompe point, c'est sa voix et c'est sa chanson. Pauline, Pauline, où es-tu, mon Alouette chérie ?

L'ALOUETTE. Dans vos bras, ma bonne mère Bloum ! *(Elle l'embrasse, puis l'amène sur le premier plan de gauche, l'y fait asseoir et s'assied auprès d'elle.)*

MÈRE BLOUM. C'est toi ! *(Elle lui caresse la tête.)* C'est toi, enfin ! Ces trois jours m'ont bien duré, ma fille, quoique le pauvre gars Olivier n'ait pas manqué de me venir promener tous les midis ; mais, dame ! ce n'était pas ma vive Alouette, qui sait si bien me faire voir toutes choses avec ses yeux, que j'en oublie que j'ai perdu les miens. Tu fais une guirlande, ma fille ? alors, Ninette n'est pas loin.

NINETTE. Elle est là, maman Bloum.

L'ALOUETTE. La guirlande est faite ; ce sont des bluets d'un beau bleu foncé, avec des coquelicots et quelques épis d'avoine ; cela produit un très-joli effet sur les cheveux dorés de mademoiselle Ninette, qui s'en va toute fière à travers la place, comme si je lui avais mis au front un diadème de reine.

MÈRE BLOUM, *souriant*. Je la vois, je la vois ; ou du moins c'est tout comme. — Pauline, de quel côté suis-je tournée, mon enfant ?

L'ALOUETTE. Du côté de la rivière, mère Bloum ; elle est un peu débordée, elle a envahi les saules d'en bas, et ça lui donne un petit air de lac qui

n'est pas déplaisant à voir ; et puis, et puis mère Bloum, les ailes vertes et bleues des martins-pêcheurs y reluisent au soleil, et de beaux nénuphars jaunes viennent se balancer à sa surface ; c'est un calme coup d'œil, qui rafraîchit le sang et donne envie de prier. *(M<sup>me</sup> Delaville est descendue doucement à gauche et a écouté.)*

SCENE X.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> DELAVILLE.

*(Ninette va et vient, sa couronne sur la tête, et parfois disparaît.)*

M<sup>me</sup> DELAVILLE. Ajoutez à ce paysage une charmante jeune fille, faisant ce que vous faites, le dépeignant à une chère aveugle, et vous aurez, mademoiselle, un tableau complet et plein de grâce.

L'ALOUETTE, *debout*. Madame !

MÈRE BLOUM, *bas à Ninette à cet instant auprès d'elle*. Qui parle là ?

NINETTE, *de même*. Une belle madame toute en falbalas.

M<sup>me</sup> DELAVILLE. Mademoiselle, depuis une heure que je suis dans ce village, je n'ai point cessé d'y entendre parler de vous, et votre aspect justifie tout ce qu'on en a pu dire.

MÈRE BLOUM. On n'en a jamais pu dire assez, madame, et sa mine, quoique jolie, ne saurait rendre pourtant toute la bonté, toute la beauté de son âme, toute la générosité de son cœur, toute la grâce de son esprit !

L'ALOUETTE. Mère Bloum !

M<sup>me</sup> DELAVILLE. Laissez, laissez, ma chère enfant, cela me fait un vrai plaisir à entendre, et m'affermir dans une résolution subitement conçue, mais dont les effets seront durables, si elle obtient votre adhésion. Prêtez-moi votre attention. Je suis veuve, riche, sans famille, et n'ayant point le désir de me remarier. L'ennui m'accable ; les plaisirs du monde me sont devenus insipides ; le séjour des villes m'est odieux ; j'aurais besoin auprès de moi de quelqu'un qui me redonnât du goût à vivre ; à ce quelqu'un, que j'aimerais comme une sœur et ferai traiter sur un pied d'égalité absolue, j'assurerais dès à présent la moitié de ma fortune. Voulez-vous être ce quelqu'un ?

L'ALOUETTE. Moi, madame, moi ?

M<sup>me</sup> DELAVILLE. Vous-même.

L'ALOUETTE. Madame ignore que c'est à peine si je sais lire et écrire. Je suis une vraie fille des champs, madame, sans culture aucune, sans la moindre idée de la façon dont je devrais me conduire auprès de vous.

M<sup>me</sup> DELAVILLE. Aimez-moi, et il n'y faudra pas plus de cérémonie. Quant aux études, si vous en avez le goût, nous étudierons ensemble. *(Moment de silence.)* Vous ne dites rien ?



L'ALOUETTE. Cette proposition est tellement surprenante!... Madame voyage beaucoup?

M<sup>me</sup> DELAVILLE. Nous voyagerions autant que cela pourrait vous plaire, ma jolie Alouette; et puis nous viendrions nous reposer de nos voyages dans une charmante habitation que j'ai aux portes de Paris.

L'ALOUETTE. Voyager!...

M<sup>me</sup> DELAVILLE. Dans le Jura, en Auvergne, en Bretagne, à l'étranger, partout!

NINETTE, *qui a écouté avec attention*. Emmènerait-on Ninette et mère Bloum?

MÈRE BLOUM, *essuyant une larme furtive*. Chut! Taisez-vous, petite.

M<sup>me</sup> DELAVILLE, *à l'Alouette*. Vous êtes orpheline, je crois?

L'ALOUETTE. Je n'ai qu'un oncle et quelques parents éloignés.

M<sup>me</sup> DELAVILLE. Eh bien, consultez votre oncle, consultez-vous vous-même; je ne veux point vous prendre par surprise, ma chère enfant, et ne vous demande aucune sorte de réponse avant une heure. (*Elle rentre.*)

SCENE XI.

MÈRE BLOUM, L'ALOUETTE, NINETTE.

NINETTE, *à l'Alouette qui ne l'entend pas*. Est-ce que tu n'emmenerais pas Ninette et mère Bloum?

MÈRE BLOUM. Tu vois bien, petite, que son esprit est par ailleurs; laisse-la en paix, la pauvre chère âme; la tentation est forte, plus d'une à sa place y céderait; laisse-la en paix, et que Dieu l'inspire!

NINETTE, *s'en allant et pleurant*. D'abord, si l'Alouette s'en va, je veux m'en aller aussi, moi!

SCENE XII.

MÈRE BLOUM, L'ALOUETTE.

L'ALOUETTE. Mère Bloum, si j'étais riche, je vous achèterais le clos qui aboutit à votre jardin, et vous le feriez mettre en culture.

MÈRE BLOUM, *triste*. Merci de tes bonnes intentions, ma fille; mais j'ai le pain quotidien, et cela me suffit.

L'ALOUETTE. Mère Bloum, je voudrais que Ninette fit son éducation à la ville.

MÈRE BLOUM. Pourquoi, puisqu'elle est destinée au village? Sans le vouloir, on puise dans les pensions des villes des goûts en désaccord avec les habitudes des champs.

L'ALOUETTE. Mère Bloum, si j'étais riche, je doterais le village d'une belle fontaine.

MÈRE BLOUM. Ce serait bien fait, mon enfant.

L'ALOUETTE. Mère Bloum, comme au retour de mes voyages j'aurais du plaisir à vous raconter ce que j'aurais vu!

MÈRE BLOUM. J'aurais grand plaisir à l'entendre, ma fille... (*à part*) si Dieu ne m'avait rappelée à lui auparavant.

L'ALOUETTE. Mère Bloum, vous n'avez pas l'air de me féliciter de la bonne fortune qui m'arrive?

MÈRE BLOUM. Si dans quelques années tu t'en applaudis et que je sois encore de ce monde, je t'en féliciterai de tout mon cœur.

L'ALOUETTE. Qu'auriez-vous fait à ma place?

MÈRE BLOUM. Ce que tu vas probablement faire. Je me serais emparée de la fortune offerte; j'aurais quitté ce village où j'étais aimée, cette humble existence où si l'on n'a pas de grandes émotions, on n'a point non plus de grandes douleurs, et, pauvre mouche, je n'aurais pas manqué de m'aller prendre aux réseaux déliés d'un bonheur factice! Que veux-tu, ma fille? la jeunesse est la jeunesse, elle ne peut pas savoir que, plus l'homme se tient auprès de la nature, plus grande est la source de son bonheur, et l'expérience de l'âge mûr ne sert à rien du tout qu'à attrister les jeunes gens.

L'ALOUETTE, *après un silence*. Mère Bloum, je m'en vais tout conter à mon oncle.

MÈRE BLOUM. Va, ma fille.

SCENE XIII.

MÈRE BLOUM, puis OLIVIER et NINETTE.

MÈRE BLOUM. Le réseau est tendu, la mouche s'y prendra!... Chère Alouette!... Pauvre vieille Bloum!... Ah! du moins, il faut reconnaître que le piège est bien séduisant!

OLIVIER, *accourant*. Qu'ai-je appris, mère Bloum? Quoi! Pauline va quitter le village? elle est riche? elle nous abandonne? Oh! mon Dieu, serait-ce possible?

MÈRE BLOUM. Je le crains, mon pauvre garçon.

OLIVIER. Comme vous me dites ça, mère Bloum! vous ne sentez donc pas que cela me cause un chagrin mortel?

MÈRE BLOUM. Je te plains de toute mon âme, Olivier.

OLIVIER. Comment! rien qui la retienne ici? Ce joli village où elle est née, tous ces braves gens qui l'aiment, vous qu'elle appelle sa mère, moi qui suis prêt à lui donner ma vie, rien, rien qui la touche?... La voici qui revient. Mère Bloum, mère Bloum, je voudrais et ne peux retenir mes pleurs.

SCENE XIV.

LES MÊMES, L'ALOUETTE.

(*Ninette s'est mise à l'écart; elle boude tout en suivant des yeux ce qui se passe autour d'elle. La démarche de l'Alouette est lente et pensive.*)

L'ALOUETTE, *à elle-même*. Mon-oncle m'a laissée



libre d'agir ; seulement, il m'a fait part de la recherche d'Olivier. Pauvre Olivier ! Bonne mère Bloum !... Mais riche ! riche !...

OLIVIER, *à part*. Oh ! une inspiration ! (*Passant auprès de Ninette et baissant la voix.*) Ninette, chante le dernier couplet de l'Alouette.

NINETTE. Je suis bien en train de chanter quand Pauline ne me regarde seulement pas !

OLIVIER, *à part*. Si tu l'aimes, si tu veux qu'elle reste avec nous, chante ! chante !

NINETTE. Ça l'empêchera de partir ?

OLIVIER, *à part*. Peut-être !

NINETTE. Le dernier ?

OLIVIER. Oui, oui.

NINETTE.

Mais par le miroir attirée,  
Souvent de ma sphère dorée  
Tout à coup l'on me voit glisser.  
Plaignez l'alouette affolée,  
Du chasseur prisonnière ailée,  
Son doux chant bientôt va cesser.

(*L'Alouette a tressailli, écouté ; puis elle reprend le couplet, et le chante presque bas d'abord, et ensuite avec éclat.*)

L'ALOUETTE. Non ! non ! mère Bloum, Olivier, Ninette, pour cette fois, du moins, l'Alouette aura évité le piège du chasseur ; je reste !

OLIVIER. Oh !

NINETTE. Pour de bon ?

L'ALOUETTE. Olivier, je vous laisse le soin de faire publier nos bans.

OLIVIER. Nos bans ! voilà que je ne peux plus supporter ma joie, à cette heure !

MÈRE BLOUM, *très-émue*. Ma fille, m'est avis que tu prends le plus court chemin du bonheur ; mais tu dois remercier cette jeune dame. (*L'Alouette se dirige du côté de l'auberge, lorsque M<sup>me</sup> Motus en sort.*)

#### SCÈNE XV.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> MOTUS.

M<sup>me</sup> MOTUS. Je sais tout, et je te te félicite, l'A-

louette ; voilà une fortune, que je dis ! Est-ce une chance ça ! qu'on vienne donc encore jeter des pierres au hasard !

L'ALOUETTES Mais...

M<sup>me</sup> MOTUS. Oui, oui, motus ! tu ne veux rien dire que le contrat ne soit signé ; c'est sage, c'est prudent, je t'approuve ; les événements s'entrelacent d'une façon si singulière ! Défunt M. Motus disait...

#### SCÈNE XVI.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> DELAVILLE.

M<sup>me</sup> DELAVILLE. L'heure est expirée, mon enfant.

L'ALOUETTE. Et je me rendais auprès de vous, madame, pour vous remercier de vos bontés, et vous dire...

M<sup>me</sup> MOTUS, *l'interrompant*. Qu'elle les accepte avec reconnaissance.

L'ALOUETTE. Que je les refuse, vous demandant seulement une humble part dans votre souvenir.

M<sup>me</sup> MOTUS. Grand Dieu !

L'ALOUETTE. Ne m'en veuillez pas, madame, et veuillez comprendre...

M<sup>me</sup> DELAVILLE. Que vous êtes aussi raisonnable que jolie, ma charmante Alouette, et qu'éveiller en vous le désir de quitter la modeste place où le Seigneur vous a mise était presque un crime. De cette fenêtre on voit et l'on entend ce qui se fait et ce qui se dit ici ; j'ai suivi de l'œil de naturelles hésitations, j'ai surpris de naïfs projets. Permettez-moi, comme cadeau de certaines noces, auxquelles je m'invite, de faire ériger la fontaine dont vous souhaitiez doter le village ; vous en serez la marraine et monsieur Olivier le parrain.

M<sup>me</sup> MOTUS. Refuser une telle fortune !

MÈRE BLOUM. Mais garder la sérénité d'esprit et la paix du cœur ! (*Pauline et Olivier baissent les mains de M<sup>me</sup> Delaville ; M<sup>me</sup> Motus regarde l'Alouette en pitié ; mère Bloum serre Ninette dans ses bras.*)

ADAM BOISGONTIER.

### UN TRAIT DU SULTAN ABDUL-MEDJID.

On raconte du sultan Abdul-Medjid une anecdote qui ressemble à un conte des *Mille et une Nuits*.

Un riche Arménien avait perdu un portefeuille contenant 400,000 piastres, et il en offrait 40,000 de récompense à qui le lui rapporterait.

Le portefeuille fut trouvé, et la récompense fut réclamée par un pauvre vieillard très-honnête ; mais l'Arménien, voulant échapper au paiement de la somme qu'il avait promise, prétendit que le portefeuille contenait, en outre, une très-riche

bague que le vieillard devait avoir volée.

L'affaire fut portée devant le sultan, qui, après s'être assuré de la probité du vieillard et de l'avarice bien connue de l'Arménien, décida que, puisque le portefeuille de celui-ci contenait une bague, ce ne pouvait être celui rapporté par le vieillard, et que, par conséquent, ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était de laisser le portefeuille contenant les 400,000 piastres à celui qui l'avait trouvé, et de renouveler les recherches et avis pour retrouver l'autre.



## LE PROGRÈS MUSICAL

### CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL

N° 5.

Nous offrons au choix de nos abonnées, dans notre cinquième catalogue, une nouvelle publication qui vient de paraître en deux suites ou deux livraisons, chez l'éditeur Bonoldi. *L'Aurore du jeune pianiste*, collection de transcriptions faciles et toutes doigtées avec soin pour le piano par M. B. Frantz, est un recueil de morceaux de nos plus grands compositeurs, tels que Weber, Bellini, Schubert, etc., etc., et nous sommes certains que tous les commençants voudront bientôt l'avoir dans leur bibliothèque musicale. Avec cela nous donnons toujours une grande variété de morceaux de piano pour tous les degrés de force; de

la musique de danse la mieux choisie, éditée avec soin et ornée de magnifiques dessins; puis de la musique de chant, française et italienne, c'est-à-dire mélodieuse et charmante; des chœurs destinés spécialement aux maisons d'éducation et composés par mademoiselle J. Dillon. Voilà, avec quelques morceaux de musique religieuse, le sommaire de notre catalogue d'aujourd'hui.

Nous rappelons de nouveau à nos Abonnées que toute la musique choisie par elles reste entre leurs mains en TOUTE PROPRIÉTÉ.

### ÉDUCATION MUSICALE (1).

Les premiers principes peuvent se résumer en un ou deux feuillets, et suffisent pour amener l'élève aux courtes études de Czerny. Les cent exercices de ce compositeur me paraissent très-avantageux, parce qu'ils unissent un chant facile et simple aux passages les plus usités. Deux des quatre cahiers que renferme cette collection, et un cahier des *Études élémentaires* de cet auteur, travaillées avec soin, préparent les élèves convenablement à l'étude de l'œuvre 29 de Bertini. Les gammes, les arpèges, les extensions et les différentes règles, doivent être enseignées de vive voix. Par la nature des choses, elles sont répétées si souvent qu'elles se gravent d'elles-mêmes dans la mémoire d'une manière ineffaçable.

De l'œuvre 29 de Bertini, je passe aux doctes *Études de Cramer*: voilà qui est bien *étude*, bien suffisamment ennuyeux (je sais que je dis là une hérésie), bien *corsé*, bien épineux, bien inextricable, bien âpre aux doigts et à l'oreille. Cela est beau, bien beau d'harmonie; mais parmi l'innombrable légion d'infortunées jeunes filles qui

entreprennent de rouler ce tonneau de Sisyphe musical qu'on appelle les *Études de Cramer*, combien y en a-t-il qui comprennent les beautés scientifiques de ce vénérable cahier? Je ne prétends pas, du reste, qu'on doive supprimer aux élèves l'étude de ces *Études*, tout au contraire; mais il faudrait qu'avant de les jouer, lesdites élèves fussent mieux préparées intellectuellement, et l'intelligence ne se *cultive* qu'avec quelques éléments d'harmonie. Que voulez-vous? c'est un cercle immense que celui de l'éducation musicale, et qui pourtant peut-être résumé en quelques mots: solfège, mécanisme, harmonie, lecture musicale. Les trois quarts des talents d'amateurs ne se fondent que sur ceci, le *mécanisme*! Sur ce maudit mécanisme, tous les jours des publications nouvelles apparaissent, et une pauvre petite brochure d'harmonie, si quelqu'un avait le malheur de la publier, passerait parfaitement inaperçue. O *Études de Cramer*! je reviens à vous, parce qu'il me semble que tout à l'heure je n'ai pas parlé de vous en termes convenables. Dieu sait pourtant si je vous respecte et vous vénère! Vous avez été le délice et le désespoir de mes jeunes années. Chaque jour, ma mère, attentive, me rappelait au sentiment de mes devoirs envers vous, et j'étais forcée de vous avaler en tout ou en partie, ô *études abruptes*! mais vous n'étiez pas seules dans mes pensées, seules dans mes travaux; un autre recueil

(1) Toutes ces causeries musicales sont dues à la plume de l'éminente musicienne mademoiselle Juliette Dillon, qu'une mort prématurée nous a enlevée cette année, et nous ne saurions trop recommander aux jeunes élèves de se bien pénétrer des théories de cette habile professeur.

L. C. D.



plus *abrupte* encore que vous, plus difficile, plus ennuyeux, vous n'auriez jamais pu le croire, n'est-ce pas, études célèbres? — eh bien, un autre recueil me préoccupait à l'égal de vous, et c'est à celui-ci que j'ai dû de vous connaître, de vous admirer, de vous aimer. Sans Reicha, je détestais Cramer. Reicha! je le savais sur le bout de mon doigt avant que mes dix doigts ne se fussent rompus aux inextricables difficultés de Cramer. — Cramer, je vous le dis tout net, sans Reicha vous m'étiez odieux.

Vous avouerez, mesdemoiselles, que Cramer est bien aussi ardu en matière de piano que Reicha en matière d'harmonie; — d'où vient que Cramer est dans presque toutes les maisons, et que Reicha est presque complètement ignoré? O mécanisme, mécanisme! voilà bien de tes coups!

Et puis, voulez-vous que je vous dise toute ma pensée? En outre du plan d'études, qui me semble trop uniquement poussé vers le travail mécanique du piano, ainsi que je vous l'ai dit cent fois, ce qui empêche les amateurs d'arriver à un talent confortable, c'est leur inexactitude dans leurs études premières.

Mais vous-mêmes, mesdemoiselles, vous apercevez-vous que, malgré votre désir d'arriver le plus vite possible hors des aridités élémentaires, vous allez bien lentement, bien lentement, et cela à cause de toutes les occasions, selon vous urgentes, qui viennent entraver vos travaux? Voyons; pendant ces derniers mois qui viennent de s'écouler, vous avez eu du monde au château pour les vendanges; — après c'était la chasse... Bon, voilà six semaines de passées. Maintenant vous allez avoir quelque tranquillité; mais il faut du temps pour reprendre son assiette, et, en faisant vos gammes, vous aurez plus d'une distraction, en songeant aux jeux, aux parties des vacances. — La Toussaint arrive, vous allez passer quelque temps à la ville dans votre famille, — temps d'arrêt, occasion *urgente* de manquer les études. Comment clapoter les exercices et la gamme devant les grands parents, dont les oreilles sexagé-

naires ne sont plus habituées à ces bruits plus ou moins harmonieux? Puis voici Noël avec les longues journées à l'église, avec l'arbre surchargé de jouets. — Quant au jour de l'an, il ne faut pas songer à étudier avant, pendant et après; — c'est là une époque trop solennelle pour ne pas la fêter convenablement. Tout le mois de janvier s'en ressent; il y a le gâteau des Rois, il y a des visites *urgentes*, des devoirs de société, des relations de famille qui ne s'entretiennent peut-être que grâce à cet anniversaire consacré. Nous arrivons ainsi au carnaval. Vous avez beau être au fond de la campagne, il y a des réunions, des occasions de voir le monde que vous ne pouvez refuser sous peine de passer tout à fait pour des *loups*. Bien! nous entrons en plein carême. Là, on a un peu de répit. Mais voici que les exercices religieux viennent légitimement commander un certain emploi du temps. — Les jours sont courts. La semaine sainte prend à son tour tous nos instants; puis voici Pâques enfin. C'est la radieuse fête des chrétiens; c'est d'ailleurs le printemps. Là encore quinze jours de vacances. Les petites cousines arrivent; il y a des diners, des soirées dont il faut prendre sa part; — adieu le piano, on remet à plus tard. — Plus tard... ah! bien oui! C'est bien le cas de dire que vous complex sans vos hôtes, car une fois l'été survenu, vos châteaux sont toujours ouverts aux nombreux visiteurs que vos parents accueillent avec une si affectueuse hospitalité. Vous voyez bien que les occasions *urgentes* de distractions ne manquent pas.

Je sais que j'ai un peu chargé le tableau. Vos distractions apportent moins de perturbation chez vous que j'ai bien voulu le dire. J'ai parlé particulièrement des personnes qui habitent la campagne; mais j'ai vu *en ville* des années aussi *agitées* que celles dont je vous ai dépeint l'emploi.

Le moyen de travailler avec tant de choses à faire? A bientôt, n'est-ce pas, mesdemoiselles, pour vous reparler encore un peu de tout ceci, et de bien d'autres choses encore?

JULIETTE DILLON.

## REVUE MUSICALE.

Quel est celle de nous qui n'a rêvé en contemplant les étoiles? Radieuses constellations qui gravitent lentement dans le firmament; leurs mystérieuses qui courent dans les horizons infinis, vous ressemblez à des regards étranges penchés vers la terre. Oh! qui nous racontera vos joies et vos destinées, étoiles capricieuses? qui nous apprendra ce poème immense de votre immortalité? D'où venez-vous, et vers quels cieux remontez-vous? Êtes-vous les âmes des êtres aimés que nous avons perdus? Êtes-vous le tapis splendide foulé par les pieds des anges? Êtes-vous le magnifique voile de notre prosaïque globe? Quand vous vous mirez le soir dans les nappes bleuâtres de nos lacs, vous demandez-

vous si vous avez ici des sœurs lumineuses aussi, et parfois n'êtes-vous pas tentées de les rejoindre?

Quand nous aurons dit que le théâtre de l'Opéra-Comique a recommencé la suite des représentations de *L'Etoile du Nord*, on comprendra peut-être cette longue digression sur les étoiles.

*L'Etoile du Nord* de Meyerbeer est un chef-d'œuvre. On se sent subjugué, ravi, enthousiasmé. L'ouverture est un admirable morceau instrumental, il y a de magnifiques pages sympathiques. — Un thème russe, dans la tonalité mineure sert de phrase de début et est suivi d'un délicieux *solo* accompagné par les harpes. Après ce *solo*, de belliqueux appels se font entendre,



les trompettes guerrières entonnent la marche, et l'ouverture s'achève dans cet hymne martial; un des plus grandioses effets qu'on puisse ouïr, quelque chose d'héroïque et d'élevé, qui vous laisse une impression saisissante, indéfinissable.

Dans le premier acte, il y a des parties qui sont du plus pur opéra comique. C'est *Auber* et *Hérold*. Le génie a la toute-puissance, et, comme dit Catherine dans un beau duo de ce même premier acte, *vouloir, c'est pouvoir*. Je retrouve dans ce commencement de partition la plume suave, spirituelle et doucement mélancolique qui a écrit les *Quarante mélodies*, ce livre du cœur qui vaut, à mon sens, trois opéras.

Le second acte a le souffle dramatique et puissant. L'inspiration n'a pas quitté le cerveau du savant musicien pendant toute la conception de ce beau fragment de l'ouvrage.

Le troisième acte nous ramène à divers morceaux déjà entendus dans les deux premiers et qu'on goûte déjà mieux à la seconde audition. — Une grande scène de *folie*, qui était, dit-on, le triomphe de *Jenny Lind*, et qui fait rivaliser la voix de la cantatrice avec deux flûtes agiles, sert de péroraison à cette substantielle partition.

Le théâtre de l'Opéra s'occupe, dit-on, de monter un nouvel ouvrage de *Verdi*, que mademoiselle *Cruvelli* serait chargée d'interpréter.

Au Théâtre-Italien, on a repris un des plus anciens opéras de *Rossini*, *Matilde di Shabran*, charmante partition, musique brillante et gracieuse, mais qui manque d'originalité et qui ne peut être classée qu'au nombre des œuvres de second rang.

L. CAMILLE DUBREUIL.

## ECONOMIE DOMESTIQUE.

*Remède contre les engelures* (éprouvé). — Prenez un morceau de flanelle, du bon genièvre de Hollande, placez-vous devant le feu, lavez abondamment, frottez longtemps la partie des pieds ou des mains atteinte d'engelures. Une bonne précaution à observer, c'est de porter sous les bas de laine des chaussettes fines *en fil*.

### MENU POUR VINGT COUVERTS.

Potage Crécy au tapioca.

#### DEUX BOUTS DE TABLE :

Buisson d'écrevisses.

Pâté de foie gras.

#### MILIEU DE TABLE :

Poisson cuit avec sauce.

#### QUATRE ENTRÉES.

Filet de bœuf provençale.

Trois poulets à la régence.

*Chaud-froid* de six perdreaux.

Vingt côtelettes aux pointes d'asperge.

Punch glacé.

Dinde truffée rôtie.

#### QUATRE ENTREMETS :

Petits pois à la française.

Cardons à la moelle.

Crème diplomatique (crème montée).

Gelée d'ananas-macédoine.

#### DESSERT.

Rocher de glaces.

Bombe glacée.

Quatre corbeilles fruits et fleurs.

Quatre compotes assorties.

Deux assiettes de petits fours.

Deux id. biscuits.

Deux id. bonbons et fruits glacés.

Deux fromages.

Café, crème, liqueurs, etc.

## EXPLICATION DE L'ÉNIGME HISTORIQUE.

Gustave Wasa se trouvait au nombre des otages que le roi de Danemark, Christian II, s'était fait donner par la Suède en 1519, avant de s'en emparer à main armée. Il parvint à s'échapper des prisons de Copenhague, et forma le dessein d'affranchir son pays du joug que faisait peser sur lui le roi de Danemark. Il se retira dans les montagnes de la Dalécarlie, sans argent, sans ressources, et il se loua comme ouvrier dans les mines de cuivre, dont les Dalécarliens tiraient leur principal revenu; il était tous les jours au travail avec les autres manœuvres, et enseveli, pour ainsi dire, dans ces abîmes souterrains.

Une circonstance vint trahir son incognito. La pauvre femme chez laquelle il logeait aperçut, par hasard, sous sa veste de paysan, le collet de sa chemise : ce collet était brodé. La nouvelle passa de bouche en bouche, et arriva jusqu'au seigneur du village, qui, soupçonnant que l'étranger était un proscrit, voulut le voir. Il reconnut aussitôt Gustave Wasa, avec lequel il avait fait ses études à l'université d'Upsal; touché de

sa position, il lui offrit un asile dans sa maison, et mit à ses ordres ses serviteurs et ses vassaux.

Gustave profita de cette occasion favorable pour sonder les sentiments des Dalécarliens; il les trouva impatients du joug danois, et très-irrités d'un nouvel impôt que Christian venait d'établir sur le peuple conquis. Il se convainquit que les Dalécarliens se soulèveraient d'eux-mêmes si les Danois continuaient à entreprendre sur leurs privilèges, et que, formés à une vie dure et presque sauvage, ils n'auraient pas de peine à arrêter dans les défilés de leurs montagnes les forces de Christian.

Gustave, mû par le pressentiment du succès, révéla au peuple qui il était, et, en peu de mois, il marcha, à la tête d'une nombreuse armée, sur Stockholm (1523).

Il y était à peine arrivé, que la nation enthousiaste le proclama roi. Il chassa les Danois, et régna avec une autorité absolue, adoré du peuple et respecté de la noblesse. Il mourut en 1560. On peut lui reprocher son ingratitude envers les



Dalécarliens, qui l'avaient élevé au trône, et qu'il écrasa lorsqu'il n'en eut plus besoin, parce qu'ils avaient réclamé en faveur de la religion catholique, que Gustave avait abjurée.

Ses fils et ses neveux régnèrent jusqu'en 1809. On remarque parmi eux Gustave-Adolphe, si célèbre par la guerre de Trente ans, et par les maux

infinis qu'il causa à l'Autriche, à la Bavière, à la Lorraine; Christine, sa fille, figure bizarre de femme savante et de reine despotique; Charles XII, héros brillant et romanesque; et Gustave III, dont la fin tragique devança de peu d'années la ruine complète de sa maison.

## CORRESPONDANCE.

— Plus moyen d'en revenir, ma chère amie : l'hiver a pris possession de nous, et nous avons pris possession de l'hiver. Asseyons-nous à notre tranquille coin du feu, posons nos pieds sur les chenets, attirons à nous notre table chargée de livres et d'ouvrages, et oubliant les distances qui nous séparent, causons comme deux vraies amies... Oui, causons, car c'est l'heure des causeries et des réflexions... Écoute... une pluie glacée bat contre les vitres, la bise siffle dans la rue... qu'il fait bon d'entendre gémir la nature quand à côté de soi la flamme pétille, et que, blottie dans un grand fauteuil on se sent à l'abri des injures du temps ! Quelle douce pensée de reconnaissance s'échappe du cœur et monte vers le ciel !... N'est-ce pas à Dieu que nous devons ce bien-être ? n'est-ce pas lui qui nous a fait naître dans une heureuse condition, et nous a donné ces bons parents qui veillent sur nous avec tant de sollicitude et nous entourent de mille jouissances ? Vois ; tandis que tant d'infortunés grelottent dans leurs mansardes et n'ont que de misérables grabats pour étendre leurs membres fatigués, nous reposons nos pieds sur de bons tapis, et nos têtes sur de moelleux coussins ; tandis que pour eux tout est amertume et douleur, pour nous tout est affection et sourires. Ah ! que l'on nous a donc fait la vie belle et douce ! Bienfaits de l'éducation, bienfaits de l'instruction, nous avons tout trouvé sous nos pas... Y as-tu quelquefois pensé, ma chère amie ?... Ces livres que nous lisons avec un si vif intérêt seraient cependant pour nous d'indéchiffrables grimoires si on n'avait formé notre esprit à comprendre et à goûter les belles pensées qu'ils renferment... Bossuet, Fénelon, Racine, Chateaubriand, madame de Sévigné, la Fontaine, Walter Scott, Cooper, Topfer, que d'amis perdus pour nous, fidèles amis des bons et des mauvais jours ! Et nos auteurs contemporains, ne regretterions-nous pas à chaque instant de ne pouvoir leur apporter notre petit tribut d'admiration ? J'ai là, près de moi, le beau discours que M. Dupanloup, évêque d'Orléans, vient de prononcer à l'Académie le jour de sa réception ; je suis encore sous le charme de cette éloquence si puissante et si vraie, et je rends grâce à ceux qui m'ont mise à même, sinon de pénétrer la profondeur des pensées du savant prélat, au moins d'en saisir le sens principal et de comprendre la sensation que ce discours a produite. J'admire avec quelle lucidité il développe son sujet : l'union des lettres et de l'Église, à commencer par l'union des lettres païennes et des lettres chrétiennes.

— Relisons ensemble ce remarquable passage.

« Le christianisme purifie tout ce qui peut être purifié, il refait et rend immortel tout ce qu'il marque

de son empreinte ; il ne rejette rien de ce qui fut bon dans la pensée et la parole humaines. La pensée et la parole humaines !... Ah ! sans doute elles avaient bien souffert ! La traversée avait été pour elles longue et périlleuse ; aussi ce n'est pas en leur disant anathème, c'est avec compassion et avec amour que le christianisme les recueille dans leur naufrage, les relève, les éclaire, les fortifie et les console ; c'est avec bonheur qu'il en fait la pensée et la parole chrétiennes. Messieurs, si vous me permettez mon langage, c'était la brebis égarée qu'il rapporta sur ses épaules au bercail !

» Et ce qui se vit au commencement des siècles chrétiens devint la tradition des âges suivants. Saint Paul avait cité Brutus et Ménandre ; saint Justin et saint Augustin citent Platon ; saint Thomas et le moyen âge donnent la main à Aristote. Et cela devait être ; s'en étonner, ce serait ne rien comprendre à la grandeur et à la largeur du christianisme. Il est la lumière du monde ; lorsqu'il se lève, toutes les ombres se dissipent, et le Dieu de l'Évangile se nomme le Dieu du jour ; et voilà pourquoi, appelant à lui tous les astres qui avaient par ses ordres jeté quelque clarté dans les ténèbres, il leur assigne leur place et leur gloire dans le firmament nouveau, et tous, comme au jour de la première création, revenant à leur foyer originel, répondirent successivement : *Nous voici...* »

Que tout cela est beau, n'est-ce pas, ma chère amie ? et comment descendre de ces hauteurs à nos travaux d'aiguille ? la chute est un peu rude... Mais voici le jour de l'an qui approche à grands pas, et si tu veux préparer quelques surprises, quelques petits témoignages de reconnaissance et d'affection à tes bons parents, il est temps de nous mettre à l'œuvre.

N° 1, Col *Saint-Marc* ou *Toison-d'Or*. La forme de ce col est d'un genre tout nouveau ; le dessin joint à l'élégance la facilité d'exécution ; l'intérieur se brode en guipure et au plumetis ; le feston du bord au point de rose ; ces cols doivent être fermés par des *boutons gourmettes*. On appelle *boutons gourmettes* des boutons doubles en bijouterie qui se fixent au col, et que l'on rattache l'un à l'autre par une petite chaîne.

Regarde le croquis n° 1 bis. N'est-ce pas tout à fait original ?

2, Manchette assortie au col ; trois petits boutons semblables à ceux du col, mais ayant la chaînette plus courte, doivent aussi fermer cette manchette.

3, 4 et 5, Dessins gradués pour volants de robe en mousseline. Tu peux broder ce dessin tout au feston, mais il serait infiniment plus joli si tu avais le courage de faire au plumetis le cœur et les nervures de la rose, ainsi que celles des feuilles. Les barres qui se



trouvent dans les boutons indiquent des jours que l'on pourrait remplacer par des cordonnets fins. La troisième proportion de ce dessin sera, je crois, très-convenable pour les garnitures du corsage; si pourtant tu le désirais encore plus réduit, tu n'as qu'à parler pour être servie au gré de tes desirs.

6, Bonnet du matin, plumetis et guipure. Ce dessin est charmant, je ne saurais trop te le recommander. Sur le devant tu poseras une garniture de dentelle avec nœuds et rubans de taffetas. Quant aux formes de bonnets, tu m'embarrasses énormément en me demandant de la nouveauté, car nos plus grandes lingères ne font plus qu'un seul genre de bonnet, c'est celui à médaillons de broderie entourés de valenciennes; on ne voit que cela, mais absolument que cela; ces médaillons sont tantôt ronds, tantôt à losanges; soit avec l'un, soit avec l'autre, tu peux être sûre d'arriver toujours à faire de jolies choses en fait de bonnets, de cols, de mouchoirs, de robes d'enfants, etc. Je te fais préparer pour le mois prochain trois dessins de médaillons, avec lesquels tu composeras facilement ces objets de lingerie.

7, *Clémentine*, plumetis et œillets.

8, Écusson : plumetis, point sablé, œillets ou pois.

9, Idem, plumetis, point sablé avec les lettres *F. B.* et couronne.

10, *L. L.*, plumetis et point d'échelle; ces lettres, ainsi que tu me l'as demandé, sont destinées à une taie d'oreiller.

11, Écusson cordonnet mat et plumetis, les petites fleurs et les lettres *L. B.* au plumetis.

12, *C. B.*, plumetis fin.

13, Bas de jupon. Ce dessin doit être placé au-dessus d'un ourlet de 8 à 10 centimètres de hauteur. Le milieu de chacune des rosaces qui composent ce dessin est une roue, ensuite des œillets, du plumetis; au bord du plumetis un petit feston, puis de la guipure, et enfin un cordonnet mat.

14, Garniture au plumetis avec feston feuille de rose, pouvant servir pour manches, bonnets, robes d'enfants, etc.

15, Entre-deux allant avec la garniture au plumetis; il est bordé d'un point turc.

Ici finit la petite édition.

16, *C. L.*, plumetis.

17, Entre-deux riche, plumetis, point sablé, point de plume, et jours; cet entre-deux serait charmant mélangé avec de la valencienne, c'est ainsi que l'on fait encore de jolis bonnets du matin, des cols, des manches bouillon, etc.

18, Écusson pouvant contenir un nom ou une devise; il se fait au plumetis fin et point sablé.

19, Dessin pour bas de soie.

20, *A.* Cette lettre isolée m'a été réclamée par toi comme devant accompagner une autre lettre du même genre que tu as déjà; tu feras de même celle-ci en guipure.

21, Bas de jupon dont je te recommande le dessin, car il est d'un effet *splendide*; il se brode au plumetis. Cependant on pourrait ne faire que les nervures des feuilles au plumetis, et l'entourage au feston; de même pour le dessin qui réunit les deux feuilles montantes. Roues guipure à l'intérieur et feston feuille de rose au bord.

22, Moitié d'une taie d'oreiller. Rien de plus élé-

gant que ce dessin en broderie anglaise se détachant sur une doublure rose ou bleue. Tu peux être sûre que la jeune mère à qui tu feras cette surprise t'embrassera de bon cœur. Et la petite tête blonde de Bébé sera-t-elle jolie en reposant sur ton ouvrage!

23, *L. D.*, feuille de rose.

24, Garniture pour objets de layettes: jours, roues, broderie anglaise et feston.

25, Col mousquetaire de grandeur moyenne. Je parie bien que tu ne devines pas comment s'exécute ce dessin... Tu ris, tant il te paraît simple; mais écoute. D'abord prends du nanzouk, et plie-le en double; brode le semé sur ce double, ainsi que le cordonnet mat; puis découpe l'étoffe du dessous; brode ensuite au plumetis sur nanzouk simple la guirlande qui se trouve entre les deux festons, et prenant ton col par le bord, termine-le par du feston feuille de rose, du feston simple, de la guipure et du plumetis. Le mois prochain je t'enverrai la manchette.

26, Écusson simple, plumetis et œillets.

27, 28, 29 et 30, Passe, bandeau, rond et bavolet de mon chapeau. Tu te souviens peut-être que j'en ai fait l'éloge le mois dernier. Je te le recommande encore, car il ne m'attire que des compliments, à cause de sa simplicité et de sa distinction. Le dessin en est facile à faire et produit un effet charmant, brodé en cordonnet noir sur velours noir. Quant à la forme, je te la garantis comme sortant d'une de nos meilleures maisons de modes. Un des avantages de ce chapeau, c'est de demander peu d'ornement; les jeunes femmes pourraient cependant, en supprimant quelques parties de la broderie, placer sur les côtés une petite touffe de plumes d'autruche; pour toi, je te conseille de poser seulement une petite dentelle au bord des festons qui se trouvent à la passe, au rond et au bavolet; au-dessous de la passe, tu placeras des fleurs avec feuillages en velours cerise ou bleu de Chine.

31, *C. M.*, plumetis simple ou feston.

32, Écusson, feston feuille de rose, œillets et les chiffres *A. L. B.*, plumetis simple.

33, *L. C.*, feston.

34, *L. T.*, plumetis.

35, *L. B.*, plumetis et point sablé.

Ce côté de la planche est terminé, mais halte-là! que je reprenne haleine. J'entends venir quelqu'un; est-ce elle enfin? Méchante Florence; non, bonne Florence, je voulais te gronder, mais tu as si froid que je ne te dirai rien. Viens te chauffer les pieds, et dis-moi pourquoi tu me laisses faire aujourd'hui la moitié de la besogne toute seule.

— Suites du bal, ma chère: on se couche tard, on se lève tard, toute la journée s'en ressent.

— Un bal déjà! — Un bal de noces! — Étais-tu bien?

— Mais... oui. J'avais une robe de tarlatane à trois jupes, terminées chacune par une grecque formée de rubans de satin blanc, et posée par moi-même. Cette grecque est découpée au bord en suivant les sinuosités du ruban; le corsage, également garni d'une grecque, a des plis formant gerbe sur le devant. Ces plis vont en s'élargissant vers le haut, et forment cinq godets rattachés par une branche de racine de corail. La petite manche, formée d'une double garniture brodée en grecque, est aussi relevée en draperie et rattachée sur l'épaule par une branche de corail. Quant à la coiffure, tu devines aisément qu'elle se compose aussi



des mêmes branches de corail placées très-en arrière de la tête.

— Charmante toilette. Je suis sûre qu'elle aura eu du succès, et que les cavaliers ne lui auront pas manqué.

— C'est donc ma robe que l'on a fait danser ; merci du compliment !

— C'est peut-être bien un peu toi ; j'ai mes raisons pour le croire ; mais avoue que nous devons en général à fort peu de chose les attentions que l'on a pour nous dans le monde, et que nous aurions bien tort d'en être vaines. Un ruban, une fleur coquettement posée, des cheveux relevés d'une certaine manière, et voilà un succès ! La veille cependant nous étions restées sur notre banc... Qu'est-ce donc que nous avons pu gagner en un jour ? Avons-nous un talent, une qualité, une vertu de plus ? Non ! nous avons un meilleur coiffeur ou une plus habile couturière.

— Alors, Jeanne, que ne met-on à notre place de jolies marionnettes à ressort, coiffées par Croisat, habillées par madame de Baisieux, et exercées à la danse par... donne-moi donc un nom de professeur de danse ?

— Tu ris... Eh bien ! je connais maints jeunes gens qui feraient danser les marionnettes, et leur trouveraient tout autant d'esprit qu'à nous.

— Je le crois bien, s'ils font autant de frais de conversation auprès d'elles qu'auprès de nous. C'est une chose reçue maintenant qu'au bal les jambes seules se divertiront et que les bouches resteront closes. Comme le silence est peu de mon goût, j'ai voulu commencer la réforme, et je me suis mise à sermonner mes frères. Sais-tu ce qu'ils m'ont répondu ? A quoi bon se donner la peine de parler quand les demoiselles vous répondent toujours par *oui* et par *non* en pinçant les lèvres et en baissant les yeux ?

— Voilà une pruderie bien affectée ; j'espère qu'elle n'est pas plus ton fait que le mien. Soyons réservées, d'accord ; mais la réserve empêche-t-elle le naturel ? Quand on nous parle, pourquoi ne pas répondre d'une manière simple et gracieuse ? Il me semble même que nous pouvons bien nous permettre de soutenir la conversation, car il est juste que nous y apportions notre part. Qu'est-ce donc que nous sommes venues faire au bal si nous n'osons pas desserrer les dents ? En général, on se défie de cette excessive timidité, et je crois que l'on a raison, car elle pourrait bien cacher un peu de vanité. Quand on n'est pas toujours préoccupé de l'effet que l'on va produire, on ne craint pas d'être *soi* au bal comme ailleurs.

— A la bonne heure, et je voudrais que toutes nos amies pensassent comme toi. Mais le monde est si sévère, si méchant ! disent-elles : il va nous accuser de manquer de réserve.

— Erreur, chère Florence. Est-ce qu'on ne peut pas causer tout en conservant un air modeste et une sage retenue ? Le monde ne blâmera pas notre amabilité si elle est générale ; mais une jeune fille qui n'aurait que des sourires pour ses danseurs et des regards d'envie pour ses compagnes serait à justes titres en butte à beaucoup de médisances.

— Et personne ne la plaindrait. Mais sais-tu bien que ce n'est pas chose facile que d'être aimable avec tout le monde, de trouver des mots gracieux à dire à tous ?

— Tu t'en acquittes pourtant parfaitement bien. Je t'observais l'autre jour à la petite soirée que donnait

ta mère : tu allais de l'un à l'autre avec une grâce charmante : voyais-tu une personne un peu isolée, tu courrais t'asseoir près d'elle, puis tu lui amenais quelqu'une de tes connaissances ; et quand la conversation était bien établie entre ces dames, tu venais égayer le petit cercle de tes jeunes amies. De tous côtés, on faisait ton éloge, et je remarquai que tu avais fait la conquête de toutes les personnes âgées, ce qui est d'un fort bon augure pour une jeune fille.

— Oh ! c'est une conquête qui ne coûte pas beaucoup d'efforts ; les vieillards sont si bienveillants pour nous que la moindre attention nous gagne leur cœur.

— Encore voudrais-je bien savoir comment tu t'y prends ?

— Mon Dieu, ma chère, j'ai toujours soin de m'informer de leur santé, de leur parler de tout ce que je sais les intéresser, et surtout de les écouter avec grand intérêt quand ils me racontent l'histoire de leur jeunesse et du bon vieux temps.

— Eh bien ! Jeanne, pourquoi me demander le secret d'être aimable, le voilà : bien moins parler soi-même que faire parler les autres, et surtout savoir écouter. Connais-tu l'histoire de cette dame qui n'était pas avare de paroles, et à qui l'on présentait un jour un jeune homme comme fort spirituel et fort aimable ? La visite dura deux heures, et comme le jeune homme se retirait : Il est en effet fort aimable, dit la dame, il a de l'esprit comme un ange... Il était muet ; mais sans doute il n'était pas sourd...

— Et peut-être même n'était-il pas muet ; mais il avait l'esprit de se taire, ce qui n'est pas un esprit à dédaigner.

— Surtout pour nous autres jeunes filles, qui avons si souvent lieu de nous taire : par exemple, quand on parle de choses que nous ne connaissons pas, ou que l'on discute sur les grands événements du jour. La politique, la guerre ne sont pas, vois-tu, de notre ressort, il faut garder nos réflexions pour nous : si nous pleurons sur le sang répandu, on dira que nous ne sommes pas à la hauteur de ces questions ; si nous applaudissons à des succès achetés si chèrement, on nous prendra pour la Vierge noire, tu sais, l'amazone Kara-kis, ou quelque chose comme cela, qui est venue cet été offrir son bras au sultan.

— Avec quel feu tu dis cela, Jeanne !

— C'est que je ne veux plus que tu te permettes le moindre mot au sujet de Sébastopol.

— Ah ! je ne demande pas mieux, éloignons de notre pensée les horreurs de ce siège ; cela fait frémir.

— Tu as donc un peu de pitié pour nos ennemis, Florence ?

— Amis ou ennemis, ne sont-ce pas toujours des hommes et des hommes malheureux qui défendent leurs murs avec un héroïque courage ?

— Et c'est pourtant toi, ma pauvre amie, que l'on accuse d'avoir voulu faire de Sébastopol un objet de plaisanterie et de ridicule quand tu as parlé de la possibilité d'un chapeau ou d'un manteau de ce nom !

— Que dis-tu là ? Comment a-t-on pu se formaliser d'un mot si simple et qui ne pouvait cacher aucune intention blessante ? N'est-ce pas l'habitude en France de donner aux objets de mode les noms de tout ce qui préoccupe l'attention publique, les noms d'*actualité* ? Nous avons eu une étoffe *Chambord*, un vert *Isly*, des bonnets *Marie Stuart*, des manteaux *Louis XIV*, des manches *Eugénie*, etc. Je ne sache pas que ces noms



soient moins respectables et moins respectés. Dans des temps dont le souvenir seul fait horreur, nos grand-mères n'ont-elles pas porté des coiffures à la Victime ? était-ce donc à dire qu'elles aient jamais pu songer à tirer vanité de cette sanglante époque ? Loin de moi la pensée de tourner en dérision une place qui voit couler tant de sang, et qui est le théâtre de tant d'actes d'héroïsme !... Il faut me connaître bien peu pour m'en croire capable.

— J'étais sûre de soulever ton indignation ; mais calme-toi : si nous avons pu blesser quelques susceptibilités nationales, il est bien avéré maintenant que c'est à notre insu, et j'espère qu'après réflexion on rendra justice à nos sentiments. En attendant, prenons nos armes de paix : le dé, le fil, l'aiguille. Mais rappelle-toi qu'un vieil auteur a dit : *Le monde n'est que babit ; et ne vis jamais homme qui ne die plutôt plus que moins qu'il ne doit.*

— Où en es-tu ?

— Au revers de la planche.

36, 37, 38, 39, Dos, pièce intermédiaire, devant et col d'un manteau *Almada*.

— Est-ce le manteau de la maison Gagelin, ce manteau que tu étais si fière de m'annoncer ?

— Oui, et la gravure d'aujourd'hui est là pour te dire que j'avais raison d'être fière. Vois ce manteau noir que porte la dame sur le premier plan, comme il est gracieux de forme, simple et distingué d'ornement ; fais-le en toute conscience, tu ne t'en repentiras pas.

— Quelle étoffe me conseilles-tu ?

— Le velours ou le drap serait joli ; mais le velours est toujours plus élégant : taille exactement ton étoffe sur ce patron, assemble tes morceaux par lettres alphabétiques ; tu vois que le col n'est que simulé, puisqu'il fait partie du corps du manteau ; ces différents morceaux étant joints les uns aux autres, tu auras à les doubler ; pour cela, il te faut une petite soie noire, ou de couleur, que tu ouateras légèrement et que tu piqueras à petits carreaux. Mais pourquoi ne mettrais-tu pas une doublure en peluche, surtout si tu fais ce manteau en velours ? cela n'est pas beaucoup plus dispendieux.

— Comment donc ?

— Mais tu sais bien que l'on fait aujourd'hui pour ce genre de doublure des peluches à très-bon marché ; et puis il ne te faudrait alors ni piqure ni ouate. La garniture, ainsi que te l'indique la gravure, est bien facile à disposer ; c'est d'abord un effilé *marabout* (ces effilés coûtent de 2 à 10 francs le mètre), qui est posé tout autour sur deux rangs ; puis sur la couture qui part de l'épaule jusqu'en bas, et enfin sur la couture qui indique la forme du col. — Entre chaque rang d'effilés *marabout*, sont posés de distance en distance des boutons en effilé *marabout* ; dans le bas est un grand effilé de chenille ou de soie torse. — Tu comprends combien cet ornement peut subir de modifications. Ainsi, au lieu de l'effilé *marabout*, un galon de fantaisie ou de peluche, ou bien encore une bande de fourrure très-étroite, pour jeunes femmes, s'entend, compléterait un charmant ensemble. Sur du drap, les ornements de velours produiraient l'effet le plus heureux, simple et élégant tout à la fois.

40, Dessin de crochet ou de filet pour serviette à marrons ; ceci nous vient encore de madame Marie Soudant. La dimension de notre planche ne nous a pas permis de donner le dessin complet de cette serviette ; nous

n'avons figuré qu'un seul des quatre triangles qui, adaptés à chacun des côtés du carré, doivent se rabattre sur le dessus en réunissant leurs pointes. Il est bien entendu que la grecque indiquée seulement sur trois côtés dans notre dessin doit être continuée sur les quatre côtés du carré. Cet ouvrage se fait avec du coton ou du fil d'Irlande n° 40 ; ce travail terminé, tu l'entoureras d'une petite dentelle, puis tu doubleras ce morceau de crochet d'une soie de couleur en harmonie avec le service de dessert. Mais, s'il était blanc, tu prendrais alors soit du bleu, soit du rose, soit du vert, soit du cerise, toujours une couleur claire. Sous cette soie tu placeras un carré de molleton, qui non-seulement maintient la chaleur des marrons, mais protège aussi la soie, qui, sans cette précaution, devrait être constamment renouvelée ; on met le sac de marrons dans la serviette, on fixe trois des coins de la serviette par un nœud de ruban, et le quatrième reste libre, afin de pouvoir facilement s'entrouvrir au moment de servir les marrons. — Le coton blanc est souvent remplacé par de la ficelle ou par du cordonnet, ce qui rend alors ce petit objet très-élégant.

41, Croquis de la serviette dont nous venons de parler.

42, Ecran : il se compose de tout petits anneaux de cuivre recouverts au crochet avec de la soie cordonnet, et dans le milieu desquels on place une perle blanche satinée. Quelle que soit la couleur que tu choisisses, tu dois toujours prendre sept nuances ; les différents tons de cerise, de rose pâle réussissent à merveille. Adoptant cette disposition, voici l'ordre dans lequel tu placeras les anneaux une fois qu'ils auront été recouverts. — Le premier rang, celui du milieu, commence par un seul anneau : il doit être rose de Chine ; — deuxième rang, rose plus foncé, six anneaux que l'on fixe autour du premier anneau ; — troisième rang, ponceau rosé, douze anneaux ; — quatrième rang, cramoisi, dix-huit anneaux ; — cinquième rang, garance, vingt-quatre anneaux ; — sixième rang, ratine, trente anneaux ; — septième rang, grenat, trente-six anneaux. Pour terminer, tu as des perles blanches satinées que tu places au milieu de chaque anneau ; le vide ainsi se trouve rempli, et le fil disparaît facilement sous les anneaux et les perles ; on le conduit d'une perle à l'autre sans le couper. L'assortiment pour faire cet écran coûte 6 francs, la garniture non comprise ; dans d'autres couleurs il serait moins cher.

43, Abat-jour en chenille. Ce délicieux petit ouvrage est encore une production du magasin de *la Religieuse*, dont les salons, aux approches du jour de l'an, sont comme un vrai bazar d'ouvrages de tous genres.

— Procure-toi d'abord ou fais toi-même avec du fil de laiton une carcasse conforme au croquis de notre planche n° 44. Si tu l'achètes, elle te coûtera 2 fr. 75 c. Les montants sont recouverts par de la chenille verte ombrée, sur laquelle sont posées des rosettes en perles de cristal blanches. Sur le montant d'à côté, les rosettes de perles sont remplacées par de toutes petites fleurs en chenille lilas, cerises et blanches ; au bas de chacun de ces montants, où se trouvent les fleurs, doivent partir des trainasses de 20 à 22 centimètres de ces mêmes fleurs. Les ouvertures du haut et du bas doivent être entourées par de la chenille cerise et noire ; dans l'ouverture du haut une guirlande composée de feuilles en laine verte ombrée, séparées par de petites marguerites en chenille cerise et blanche. Ces fleurs sont très-faciles à faire ; tu prends un pistil, tu tournes la che-



nille autour et tu fais cinq petits pétales. L'abat-jour ainsi terminé, tu le doubles de soie claire, ou, ce qui vaut mieux encore, car cela coûte moins et produit le même effet, d'une gaze *argentine*. Ce même genre d'abat-jour serait encore fort joli orné de fleurs en papier, ou même des fleurs en batiste dont tu ne pourrais plus te servir ni pour coiffures ni pour chapeaux.

45, Porte-lettres. Ce joli dessin se brode au métier sur velours ou moire antique dans les couleurs grenat, vert et gros bleu; les feuilles sont en chenille blanche; les nervures sont en or fin. Dans l'intérieur des fleurs est une perle ronde blanche *satinée*, et une perle ovale pour les pétales du *dahlia*; ces perles sont ensuite entourées de chenille; les pois qui forment encadrement se font de la même manière; au bord est une soutache d'or posée très-tendue; le mot *lettres* est brodé en fil d'or mat, dit *frisure*; ce mot est bien connu dans le commerce. La monture de cet ouvrage coûte de 4 fr. à 4 fr. 50 cent.; si tu veux le monter toi-même, tu n'as qu'à suivre les indications que je t'ai données pour le porte-journaux en *janvier* dernier aux n<sup>os</sup> 36, 37 et 38.

Ces porte-lettres se font aussi avec le canevas de soie, sur lequel on brode un bouquet de fleurs en chenille ou en soie. Madame Marie Soudant les envoie souvent dans une enveloppe de lettre et par la poste, au prix de 4 francs.

46, Bouchon de lampe.

47, Carcasse avec laquelle on fait ce genre de bouchon; dans l'intérieur de cette carcasse se place un bouchon en liège ou de la ouate, afin d'éviter l'infiltration de la poussière; puis tous les fils de laiton sont recouverts par de la laine ombrée verte, que tu passes dessus et dessous d'une branche à l'autre. Entre chaque intervalle des petits *crâneaux* sont posées des fleurs, en laine, en papier, ou des rosettes en perles de cristal.

48, *Henri*, plumetis.

49, *Aména*, idem.

50, *Angéla*, feston feuille de rose.

51, *Jenny*, œillets ou pois.

52, *Félicie*, plumetis.

53, *C. L.*, plumetis simple.

54, *C. L.*, plumetis fin.

55, *Mélanie*, plumetis fendu.

56, Sachet à mouchoirs. Il se fait en moire ou en velours et se brode en chenille blanche sur un fond de couleur ou en chenille de couleur sur fond blanc. Le modèle dont je me suis servie était en moire blanche, brodé en chenille de différents verts. J'ai fait reproduire pour toi la charmante branche de chêne qui en composait le dessin; la soie *mi-torse* pourrait remplacer la chenille et serait aussi d'un très-joli effet. Les nervures des feuilles se font en cordonnet d'or légèrement gaufré; les glands et les tiges, en bouillon brillanté or mat fin ou *mi-fin*. Le mot *mouchoir* est également écrit en bouillon; on appelle ainsi un cordonnet d'or légèrement gaufré. Ces sachets ont ordinairement de 20 à 25 centimètres de large sur 30 à 35 de long. Celui tracé sur la planche ne donne dans sa véritable dimension que la branche de chêne, car il nous eût fallu trop de place pour le mettre en entier dans ses proportions de 25 cent. sur 35. La doublure doit être en satin ouaté et piquée; entre la ouate et le dessus il faut placer un carton, et faire en sorte que le côté placé sous la broderie soit beaucoup plus

bombé; cela met l'ouvrage en relief et ajoute à la grâce du sachet. Tout autour, ainsi qu'au *dos* du sachet, si je puis m'exprimer ainsi, il faut poser une passementerie or et blanc, si le sachet est blanc, ou d'une couleur assortie à celle du fond. Quatre boutons également en passementerie sont placés aux quatre coins qui se trouvent sur le dessus du sachet. Dans l'intérieur tu fixeras en forme de croix quatre rubans de satin n<sup>o</sup> 4, destinés à retenir les mouchoirs que tu placeras dans ton sachet. Chose importante et que j'allais oublier, c'est de te dire de jeter sur la ouate avant de piquer la doublure quelques couches d'une poudre parfumée. Pour faire un sachet conforme à celui dont je viens de te donner la description, il faut : quatre nuances vertes de chenille *brodeuse*, à 30 centimes la pièce, et deux pièces de chaque vert; quatre grammes d'or fin, à 50 centimes le gramme; quatre branches *frisure* or mat et clair, à 50 centimes la branche; trois branches mates pour les lettres et une branche claire pour les déliés, et enfin 34 centimètres de moire que tu plieras en deux.

— Et moi, Jeanne, je veux aussi donner mon sachet presque aussi joli que le tien. C'est un sachet au crochet à jours fait en cordonnet de soie, doublé de satin blanc et entouré d'une frange au crochet.

57, Croquis d'une coiffure cache-peigne, composée de coques de ruban au centre desquelles est posée une étoile en chenille composée de feuilles de deux couleurs alternées. Je vais d'abord te dire comment on fait cette étoile, et puis nous monterons la coiffure. Prends de la chenille laitonnée de deux couleurs différentes, noire et rose, ou noire et bleue, ou noire et marron; enfin mélange à la couleur noire celle que tu jugeras devoir s'harmoniser le mieux avec les robes que cette coiffure doit accompagner. Procure-toi aussi des perles de jais un peu grosses et de forme allongée, enfille cinq de ces perles dans la chenille noire, fais un nœud pour arrêter la chenille, puis ensuite tourne la chenille tout autour de la rangée de perles (ces perles simulent la nervure de la feuille), arrêtant par un point les deux extrémités des pointes. Ta chenille ainsi tournée quatre fois, tu auras obtenu une feuille plate dans le genre de celles du *laurier amande*. Le n<sup>o</sup> 58 te donne la forme que cette feuille doit avoir. Il faut huit feuilles semblables et sept feuilles faites de même avec la chenille bleue ou de toute autre couleur. Les quinze feuilles, tant noires que de couleur, une fois terminées, tu dois les disposer en étoile sur un morceau de tulle noir de Lyon, plaçant huit feuilles sur le premier rang, en alternant toujours les couleurs, et sept feuilles sur le rang du dessus; la jonction de toutes ces feuilles se dissimule par quelques perles de jais que l'on pose en rond comme un bouton. Le n<sup>o</sup> 59 te montre l'effet que doit produire ce petit travail. Cette étoile terminée, nous prendrons du fil de laiton un peu fort, dont nous ferons une carcasse que nous disposerons en rond, plus ou moins grand et plus ou moins allongé, suivant la manière dont sont placés nos cheveux de derrière; ensuite nous choisirons un ruban de taffetas n<sup>o</sup> 12 ou 16, dont la couleur répondra aux deux nuances de la chenille; avec ce ruban nous ferons huit coques doubles que nous placerons de chaque côté du fil de laiton; le milieu laissé vide sera rempli par l'étoile en chenille; sous la chenille, deux bouts de ruban de cinquante centimètres devront flotter sur le cou.

— C'est assez compliqué; mais je crois que l'effet



doit en être joli. J'aimerais cette coiffure en chenille noire et en ruban de velours noir.

— Pour petit deuil ce serait très-convenable. Cette coiffure se vend 40 francs; la faisant soi-même, elle revient moitié moins cher. Il te faut pour la confectionner deux pièces de chaque couleur de chenille, un gramme de perles de jais et deux mètres de ruban.

60. Croquis d'une coiffure *andalouse*. Cette coiffure, d'un tout autre genre que la première, et que l'on fait en soie grège noire ou blonde, imite les cheveux à un tel point qu'elle peut parfaitement venir au secours des personnes dont la chevelure est éclaircie et qui ont bien de la peine à trouver un moyen convenable pour se coiffer.

— Ainsi, ma chère Jeanne, tu vas faire concurrence à M. Laube et compagnie. Prends garde qu'il ne t'intente un procès, ou ne se venge en te plongeant dans ses eaux merveilleuses, ce qui pourrait avoir pour toi des conséquences peu agréables.

— Sois tranquille, il ne ferait pas de moi un nouvel Ésaü; j'en sortirais sans un cheveu de plus, mais peut-être avec un cheveu de moins.

— Assurément ce serait une bonne coiffure pour le cas où tu deviendrais chauve, et comme je sais prévoir les malheurs de loin, je t'enverrai l'explication de ce travail dans le prochain numéro.

— A propos, les cheveux se portent-ils toujours relevés à l'Impératrice ?

— Ah ! plus que jamais; on fait toujours des doubles rouleaux, puis des tresses bouffantes, dans lesquelles on pique des étoiles; étoiles de diamant pour les dames, de perle pour les jeunes filles; on peut ajouter à cela une traverse en perles; mais je commence à me fatiguer des traverses. Voyons donc la gravure de modes. Le sujet en est intéressant : deux jeunes amies qui vont porter leurs consolations à une pauvre malade, et qui rencontrent à son chevet une bonne sœur de Saint-Vincent de Paul. La religion et le monde se donnant la main pour soulager la misère : comme cela parle au cœur !

— Il est probable, Florence, que ce qui t'intéresse le moins maintenant, c'est la toilette de ces dames; cependant, il faut bien te la donner.

La première a une robe de taffetas; sur les volants est un large galon avec boutons grelots; le corsage est à longues basques; sur les basques et sur les quatre garnitures de la manche se trouvent les mêmes galons et grelots; une bretelle, partant du bas de la taille et se terminant dans le bas du dos, est formée par le galon, orné des mêmes petits grelots; le col et les manches de cette jeune femme sont en broderie guipure. Quant au manteau *Almada*, tu me sauras gré, j'espère, de ne pas te faire subir une répétition. Le chapeau est en taffetas rose; et je dois te dire, à ce propos, que l'on fait énormément de chapeaux de cette étoffe, le satin paraissant aujourd'hui tout à fait abandonné; le rose et le noir se portent encore beaucoup, le noir et le blanc aussi; mais ceci est plus excentrique; comme chapeau simple, je te conseille un chapeau de taffetas noir, orné de biais de peluche ombrée, et orné sur le côté par un nœud de peluche, ayant des bouts un peu longs.

— Il me semble, Jeanne, que tu oublies le chapeau rose de la planche.

— M'y voici. Sur le taffetas rose se trouvent au bord de la passe et près de la calotte des bandes de

velours; ensuite sur le côté droit est un nœud fait avec une barbe de dentelle, dont un des bouts, en remontant sur la passe, vient s'entremêler à une touffe de roses de crêpe à feuillage de velours; une traine de ces fleurs se perd derrière le bavolet; une petite dentelle borde ce bavolet; sous la passe est un nœud de velours; du côté opposé, c'est une grosse rose avec feuille de velours, rappelant l'ornement du dessus; cette rose est placée de manière à se renverser sur le dessus de la passe; genre d'ornement très-adopté aujourd'hui.

La toilette de la jeune fille se compose d'une robe en droguet, à jupe unie; le corsage, sans basques, est fermé derrière; voilà deux innovations qui auront peut-être bien du mal à se faire accepter d'une manière définitive; si c'est ma voix qui leur manque, je réponds bien qu'elles ne l'auront pas de sitôt. Les manches sont très-étroites et à revers, sur lesquels rabattent des manchettes brodées, avec mélange de valenciennaise; le col Valentin est assorti aux manchettes; ce manteau appelé *Gothland* est une des plus charmantes nouveautés de la maison Gagelin. Il est en peluche *frisée*; il y a deux collets; le premier, ainsi qu'une grande pèlerine, ne dépasse presque pas la taille; le second, ayant un peu d'ampleur, est légèrement *juponné*; il se termine à la saignée, tandis que le premier continue et se termine en pointe, un peu plus haut que la hauteur du genou; tout autour, un galon de peluche, avec pois de velours et frange en chenille; sur le devant le même galon est posé en brandebourgs, descendant jusqu'au bas. Le chapeau est en velours plein uni, la passe et la calotte sont tendues; sur le fond de la calotte se trouve seulement un large nœud en velours, bordé d'une petite dentelle; une pareille dentelle borde encore le bavolet; ce chapeau, d'une simplicité charmante, est orné en dessous de petites fleurs en velours, qu'accompagnent des ruches de blondes.

— Avant de quitter le chapitre modes, dis-moi, ma chère amie, si les corsages ne subissent pas d'autres changements que ceux que tu viens de me signaler ?

— Il n'y a pas grande nouveauté : on fait toujours les corsages fermés jusqu'au cou par des boutonnieres; les basques longues avec un gros plis plat derrière; quelques couturières font aussi des plis sur les manches; mais cela grossit, raccourcit la taille, et n'est nullement gracieux; on risque aussi les corsages à ceinture; mais ils ne sont pas encore tout à fait adoptés. Les bretelles sont l'accompagnement obligé de toute toilette de ville ou de bal; ces bretelles doivent être ornées, ainsi que les basques et les manches, par du galon, du velours, de la chenille, mais surtout par des effilés marabouts; cette nouveauté charmante s'emploie beaucoup sur le velours; un corsage de velours noir garni ainsi est du plus gracieux effet; il faut 6 mètres d'effilé, compris les bretelles. Les manches sont toujours de forme pagodes, mais dénaturées par les multitudes d'ornements qui les recouvrent. A mon avis, celles composées de cinq ou six petites garnitures montant à peu près jusqu'à l'emmanchure sont les plus gracieuses et les plus convenables pour les jeunes filles. Il me resterait encore une foule d'autres garnitures dont je pourrais te donner la description, mais elles sont trop élégantes pour nous.

Comme étoffes les plus convenables pour toilettes du matin sont les étoffes anglaises, dont les genres varient à l'infini; puis on voit encore des étoffes de laine à petites côtes en travers qui font de très-jolies robes sim-



ples. Les carreaux et les raies se portent beaucoup encore; mais pour l'hiver je ne saurais trop te conseiller l'uni, et le noir surtout. Par exemple: une robe de taffetas noir à volants, n'ayant au bord des volants qu'un simple ourlet; mets sur cette robe un talma de velours ou de drap garni de peluche; un chapeau de velours bleu de Chine tendu orné de tout petits velours noirs posés à plat sur la passe et retenus de distance en distance par des boucles de jais noir, et en dessous tu placeras une grosse rose rose avec feuillage de velours.

— Une surprise maintenant, Florence; ouvre de grands yeux, n'es-tu pas éblouie?

— Ah! la belle tapisserie! Tu ne nous a jamais rien donné de pareil.

— Je le crois bien, c'est le *bouquet*.

— Le bouquet qui termine l'année 1854? Bravo, ma chère! Encore une année qui finit mieux que la précédente. Pour peu que tu continues à marcher ainsi dans la voie des embellissements et des agrandissements, je ne désespère pas que tes planches de broderie et de tapisserie n'aient le sort d'un certain portrait de famille dans le *Vicaire de Wakefield*, qui une fois terminé ne put sortir de l'atelier.

— Plaisanterie à part, Florence, crois-tu que nous ayons rempli les désirs de nos abonnées et qu'elles soient satisfaites de nous?

— Comment ne le seraient-elles, ma chère amie? Jetons un regard sur tout ce qui a été donné pendant ces douze mois. Les gravures d'art, choisies parmi les meilleurs tableaux, dix-huit gravures de mode, comptant les manteaux pour deux, un joli bouquet, un paysage aquarelle, une sépia, une planche de crochet ou filet bleu, une planche de travaux or et couleur, cinq tapisseries, la chinoiserie pour potiche, les albums de musique, et les douze planches jaunes, dont quatre doubles comme celles d'aujourd'hui: n'est-ce pas assez? Quel journal offre une collection aussi complète de travaux et d'objets de bon goût? Pour ma part, je ne sais pas ce que tu pourrais apporter de plus.

— Pourtant, Florence, je me propose de faire encore

mieux l'année prochaine; et pour commencer, nous offrons comme étrences à nos abonnées quelque chose de merveilleux, qui surpasse tout ce qu'elles ont reçu en ce genre quelque chose qu'elles ne se lasseront pas d'admirer, quelque chose qu'elles travailleront avec orgueil, quelque chose qui leur vaudra mille compliments, quelque chose qui sera encore mieux que tout ce qu'elles peuvent rêver, imaginer, désirer, quelque chose enfin que je ne devrais pas nommer, mais qui me brûle la langue! une potiche Sèvres ornée de quatre médaillons, et d'un si joli dessin, de si fraîches couleurs, qu'une fois exécutée, je défie qui que ce soit de reconnaître la vraie porcelaine de l'imitation.

— Tu vois donc bien, Jeanne, que si notre amie n'était point satisfaite, si elle ne reconnaissait pas les efforts que tu fais pour lui plaire, c'est que ma présence l'indisposerait contre toi, c'est qu'elle n'aimerait point Florence; alors ce serait à Florence de se retirer, quoi qu'il pût lui en coûter...

— Et pourquoi nous arrêter à des craintes que rien n'autorise? Espérons plutôt que notre amie, qui représente toutes nos abonnées, continuera à nous donner ses encouragements et ses témoignages d'affection, et ne lui disons pas adieu; mais, un *doux au revoir*. A bientôt, en effet, car notre prochain numéro paraît, on s'en souvient, le 25 décembre, afin de pouvoir être offert en étrences.

Et moi, qui oublie de te dire que le magnifique dessin de tapisserie est destiné à un devant de foyer, ou descente de lit. Fais-le sur un canevas, n° 20, qui aura 1 mètre 20 centimètres de long sur 70 centimètres de large. Tu broderas ce dessin au point recouvert, pour que l'ouvrage soit plus solide; les couleurs foncées seront en laine et les claires en soie. A mon avis, un fond bleu de Prusse, gris tourterelle ou blanc serait préférable à un fond noir. Pour faire ce dessin il faut, tout compris, pour 20 à 25 fr. de fournitures.

Et le rébus! — Eh bien! Un gros bloc de pierre sur des rouleaux, NA, une masse d'armes, un mousse qui marche en laissant la trace de ses pas: ce qui fait, *Pierre qui roule n'amasse pas de mousse*.

## ÉPHÉMÉRIDES.

25 DÉCEMBRE 800. — CHARLEMAGNE EST COURONNÉ EMPEREUR D'OCCIDENT.

Charles, roi des Francs, avait fait un voyage à Rome pour visiter le pape Léon III, et s'entretenir avec lui des intérêts de l'Église, dont il était le zélé défenseur. Il pria dans l'église de Saint-Pierre, le jour de Noël de l'an 800, lorsque le pape lui mit la couronne impériale sur la tête, tandis que le peuple de Rome criait: *A Charles, auguste, couronné de la main de Dieu, grand et pacifique empereur des Romains, vie et victoire!* Charlemagne ne s'attendait pas à cet événement; car Éginhard, son secrétaire, assure qu'au retour de la cérémonie il protestait que s'il avait pu pré-

voir ce que le pape voulait faire, il se serait abstenu, malgré la solennité, d'aller ce jour-là à l'église. En sa personne fut rétabli l'empire d'Occident, éteint trois siècles auparavant dans la personne d'Augustule. Le pape le rétablit, afin que l'Église romaine eût contre les infidèles un défenseur puissant et un zélé propagateur. Charles remplissait ces conditions mieux qu'aucun autre prince de son temps, et les services éclatants qu'il avait rendus au saint-siège expliquaient et justifiaient la pensée et le choix du souverain pontife.



MOSAÏQUE.

On était à peine au milieu de la nuit. C'était le temps auquel une femme qui, pour soutenir sa vie, n'a d'autre ressource que ses fuseaux et une faible industrie dans les arts de Minerve, écarte la cendre du foyer, en rallume les charbons, pour donner au travail le reste de la nuit et distribuer de longues tâches à ses servantes, qu'elle occupe à la lueur d'une lampe, afin que le besoin ne la force pas au mal et qu'elle puisse élever ses enfants chéris.

VIRGILE, *Énéide*.

Si j'entre dans la chambre où la modeste fille  
Tient en main le fuseau, la navette ou l'aiguille,  
D'un parfum de vertu je crois sentir l'odeur.  
Les réduits du travail sont ceux de la pudeur.

DELILLE.

La souveraine raison, c'est ce que Dieu vent.

BOSSUET.

Il y a autant de faiblesse à fuir la mode qu'à l'affecter.

LA BRUYÈRE.

L'impossibilité où je suis de prouver que Dieu n'est pas me prouve son existence.

LA BRUYÈRE.

Heureux celui qui élève en secret l'édifice de

ses bonnes œuvres, comme le Temple de Salomon, où l'on n'entendait ni les coups de la cognée ni le bruit du marteau tandis que l'ouvrier respectueux bâtissait la maison du Seigneur!

CHATEAUBRIAND.

La plus grande punition d'une faute, c'est de l'avoir commise.

SÉNÈQUE.

Souvenez-vous de ceux qui souffrent, comme étant vous-même dans un corps mortel.

SAINT PAUL aux Hébreux.

Dès que l'homme s'imagine que la vie est le souverain bien, il dégrade son âme.

PLATON.

Fais chaque action comme si elle devait être la dernière de ta vie.

MARC-AURÈLE.

Chacune des semences de dévouement que le Dieu de toute bonté sème sur la terre doit se développer, devenir une plante et fleurir; s'élever sur la terre, son marchepied, pour fleurir plus tard, et avec plus de magnificence, devant le trône du Seigneur.

FRÉDÉRIQUE BROEMER.

RÉBUS.

